

CAROLINE

A LA MÊME LIBRAIRIE :

Volumes in-18.

AIMÉE, ou l'Ange d'une famille.
VICTORINE ET EUGÉNIE.
L'ANGE consolateur.
SUITES funestes de la lecture des mauvais livres.
CHARMES de la société du chrétien.
LES SŒURS jumelles.
LES DANGERS de la légèreté.
SÉRAPHINE, ou le Catholicisme dans l'Amérique.
ISABELLE de Nesle.
ANGÉLINE de Mazili.
MARIE et son père.
JUSTINE, ou l'Influence de la vertu.
UNE FAMILLE française chez les Iroquois.
HONORINE.
ELISABETH et Emilie.
LOUISE, ou le Doigt de Dieu.
AMANDA de Fitz-Owald.
LES DANGERS d'une amitié trompeuse.
BRUNO.
HISTOIRE de Marie-Clotilde de France.
JEANNE, ou la Jeune Mère de famille.
L'ORPHELINE et la Veuve.
VIE de sainte Jeanne de Valois.
L'ORPHELINE de Lépante.
VIE de sainte Jeanne-Françoise-Frémiot de Chantal.
ÉLISE MÉRICOURT.
INGRATITUDE et Reconnaissance.



45

Qu'est-ce donc, mon père, qui donne aux fleurs leurs vives couleurs et leurs délicieux parfums?

CAROLINE

OU

INFLUENCE DE LA CANDEUR ET DE LA PIÉTÉ

TROISIÈME ÉDITION.

Rien n'est comparable à l'âme d'une femme
vertueuse et bien instruite dans la religion.
Eccli. xxvi. 18.

LILLE

L. LEFORT, IMPRIMEUR - LIBRAIRE

MDCCCLX



CAROLINE

I

Au milieu d'une de ces plaines immenses de la Beauce, qui, comme l'Océan, sont toujours sans horison, on voit s'élever un village que l'imagination la plus ardente ne saurait jamais rendre pittoresque. Là, pas un bocage ne vous offre sa délicieuse fraîcheur, pas un vallon n'accidente le terrain, pas un filet d'eau ne lie ensemble de son ruban argenté les habitations rustiques. Les élégants de la

place publique sont tout simplement quelques pauvres bûcherons chargés d'un immense fagot de broutilles, ou quelques vachers au teint bruni par les ardeurs du soleil, qui ramènent en chantant leurs troupeaux à l'étable. De tous côtés, au lieu des charmants accords du rossignol, du bouvreuil et de la linotte, vous entendez seulement les cris perçants du coq, le bêlement des troupeaux, ou le braîment de l'âne qui se pâme de joie à la vue d'un chardon.

Dans ce village, comme il est aisé de le concevoir, l'église brille au premier plan. Sa position au milieu du cimetière renferme une leçon salutaire ; elle annonce à tous les fidèles qu'il est inutile de s'attacher à la terre au préjudice du Ciel, puisque du baptême à la tombe il n'y a qu'un pas. C'est le Dieu de la crèche qu'on adore en ces lieux. Une galerie délabrée, des murs de terre, une flèche à demi ruinée par le temps, qui s'élève sans grâce vers le Ciel : voilà la maison du Seigneur. Cependant le pasteur se console, le

chemin qui mène à l'église est le plus frayé de tout le village.

Ce pasteur se nommait l'abbé Augé, il gouvernait depuis dix ans le petit troupeau que le Ciel avait confié à sa sollicitude. Le soin des malades, le soulagement des pauvres, l'instruction de la jeunesse, telles étaient ses occupations de tous les jours et de tous les instants. « Je ne me reposerai, aimait-il à répéter, que lorsque je ne trouverai plus de bien à faire. » Noble ambition que celle qui nous porte à devenir la providence de nos semblables !

Au second plan, de l'autre côté de la place, vous apercevez une maison demi-bourgeoise, dont l'élégance et la blancheur contrastent singulièrement avec les chaumines dont elle est environnée. Une petite balustrade de bois en protége l'entrée. Si vous franchissez cette grille, vous vous trouvez tout-à-conp en face d'un modeste parterre, où les plantes médicinales ont seules le droit de s'épanouir. Là le plantain, le panais, l'herbe aux gueux et le

chardon-roland occupent les places d'honneur. Là le roi de la médecine possède un sanctuaire ; à l'extrémité de la charmille, vous voyez briller sous un dais de lierre, de sureau et de lilas, la statue d'Hippocrate.

A ces divers signes, on reconnaît facilement l'habitation du médecin du pays. En effet, M. Gonsalve, ex-chirurgien-major, était venu se reposer de ses quatorze campagnes dans la maison de ses pères, où, plutôt par philantropie que par intérêt, il continuait l'exercice de son art. Mais hélas ! son retour, salué d'abord par les acclamations de ses compatriotes, devait être pour le village une source non interrompue de scandales et de divisions intestines.

Le docteur Gonsalve, à peine installé dans son petit manoir, afficha de suite l'incrédulité la plus complète. Ce fut un bien grand malheur pour le pays et pour le docteur lui-même. Si M. Gonsalve, à la science et au talent qu'il possédait, avait joint au moins le respect pour la foi de ses frères, il se serait élevé des au-

tels dans tous les cœurs, et son nom aurait été béni par toutes les bouches; mais non, parce que, disait-il, Dieu ne lui avait pas encore apparu, il niait son existence; et comme il n'avait jamais rencontré l'âme de l'homme sous la pointe de son scalpel, il traitait d'absurde le dogme de la spiritualité. Les paysans qui allaient à la messe lui semblaient des êtres grossiers et dignes de pitié, qu'il fallait promptement civiliser, et le pasteur du village n'était autre chose à ses yeux que la sentinelle avancée de l'ignorance et des préjugés.

Sous l'influence de semblables idées, il est facile de deviner quel plan de conduite le docteur se traça. En tous lieux, en toutes rencontres, il s'étudiait à miner l'influence du pasteur qu'il trouvait trop solidement établie à son gré, et chaque fois qu'il était appelé auprès d'une personne souffrante, il ne manquait jamais d'interdire les visites du curé, sous prétexte qu'elles tueraient infailliblement le malade. Dans les conversations qu'il avait avec les bons paysans, il cherchait constam-

ment à ridiculiser leur piété; toujours sa parole était brève et dogmatique, ne laissant à qui que ce soit la liberté de la réponse; et si parfois quelqu'un plus éclairé ou plus hardi que les autres se hasardait à lui faire quelques observations, il tranchait les questions théologiques et les scrupules de conscience avec autant de promptitude et d'assurance que s'il se fût agi d'un bras ou d'une jambe gangrenés.

M. Gonsalve avait à son service un valet de chambre et une cuisinière.

Baptiste, tel était le nom du domestique du docteur, était un homme assez bien fait, mais la passion du vin avait imprimé sur son visage son triste cachet. Ses yeux toujours gonflés et larmoyants semblaient vouloir sortir de leur orbite; son nez et son menton couverts de rubis attestaient ses nombreuses libations.

Le privilége de Baptiste, en dehors de ses cinquante écus d'appointements, était d'achever d'user tous les vieux habits de son maître. Aussi, quelque fête qu'on chômât au village, il n'y paraissait jamais qu'avec un

chapeau râpé, un frac noir reprisé au deux coudes et des bottes éculées.

Malgré cet accoutrement qui rappelait ses fonctions, notre personnage n'en jouait pas moins l'homme d'importance ; il ne sortait jamais sans avoir une longue pipe à la bouche et une canne à la main. Dans les cercles qu'il fréquentait, il s'adjugeait sans difficulté la place d'honneur, imposait d'office à ses auditeurs les sujets de la conversation, et ne répondait au bonjour qu'on lui envoyait que par le salut militaire. Inutile de dire que Baptiste avait épousé les idées de son maître en matière de religion. Il se vantait publiquement de n'avoir point prié le bon Dieu depuis vingt-neuf ans.

La cuisinière de M. Gonsalve était aussi un personnage qui mérite une mention particulière. Tant que vécut la femme du docteur, elle s'était contentée du rôle secondaire qu'elle remplissait dans la maison. Mais aussitôt qu'elle se vit la servante de l'homme veuf, alors l'ambition s'empara de son cœur, et elle

commença la série de ses usurpations par ajouter le titre de Madame à son nom, qui était Hyacinthe.

Mme Hyacinthe était l'ennemie jurée de Baptiste, par la raison que ce dernier, sous prétexte de mieux faire sa cour, avait déprécié sa rivale aux yeux du docteur, et comme chez les personnes sans foi et sans principe, cet axiome : « Rien n'est si beau que la vengeance, » est le mobile de toutes les passions du cœur, la cuisinière cherchait toutes les occasions de faire payer, le plus cher possible, au valet de chambre les mauvais services qu'il lui avait rendus. Ainsi, Baptiste n'avait pas à boire quand il voulait; Mme Hyacinthe, à qui les clefs de toute la maison étaient confiées depuis la mort de sa maîtresse, mettait un soin particulier à tenir toujours fermées les portes du caveau. Ce n'était chaque jour que menaces, que disputes, que jurements, et vingt fois l'intervention du maître fut impuissante à rétablir la paix.

Au milieu de tout ce désordre, il existait

pourtant un ange de vertu. Caroline, fille de M. Gonsalve, était nouvellement arrivée de Paris. Son père, afin de la soustraire à l'atmosphère des garnisons et des camps, l'avait placée dès l'âge de six ans chez les dames du Sacré-Cœur, où elle avait reçu une éducation solide et chrétienne, dot précieuse que tous les parents devraient être jaloux de léguer à leurs enfants.

On dit que le visage de l'homme est le miroir où viennent se réfléchir toutes ses passions ou toutes ses vertus ; cela était rigoureusement vrai pour Caroline ; son front ouvert et pur attestait la franchise et la candeur de son âme, vertus toujours admirables dans les jeunes personnes. Son regard était modeste, et sa parole pleine de douceur ; ses gestes sans prétention paraissaient vifs comme les saillies de son esprit.

Caroline avait cultivé avec succès les arts d'agrément, mais elle n'en avait pas fait son unique occupation et le seul but de ses études. Elle les appréciait à leur juste valeur ;

elle les considérait comme une trève des soins si souvent pénibles de la vie, et comme un délassement des études sérieuses.

Chacun sur la terre a sa spécialité : Caroline excellait surtout dans les connaissances approfondies des principes de la foi chrétienne. Chaque jour, elle s'occupait de lectures qui avaient pour but de l'instruire dans ce genre de science. Souvent elle interrogeait ses respectables institutrices et l'aumônier de la maison. Elle leur exposait toutes les questions qui l'embarrassaient, et enregistrait fidèlement les solutions qu'on lui donnait. Comme sa mémoire était sûre, elle n'oubliait jamais rien de ce qu'elle avait une fois appris.

A force de modestie et de prévenance, Caroline s'était fait pardonner la supériorité de son mérite, par ses compagnes, qui mettaient leur plaisir à la consulter, et à soumettre à son examen les analyses des sermons et des conférences qui se faisaient dans la chapelle de la communauté. Elles la nommaient ordinairement leur petite *théologienne*.

Lorsque M. Gonsalve eut perdu sa femme, il s'était hâté d'écrire à Paris pour faire venir sa fille. Il ne voulait qu'une compagnie dans son isolement, qu'une société pour passer agréablement les heures de la journée où l'esprit est inactif, et le Ciel allait lui envoyer un apôtre. La Providence ne laisse pas flotter au hasard les rênes du monde, elle a des desseins cachés que nous ne connaissons pas. Le docteur, malgré ses impiétés, était charitable, désintéressé; il partageait volontiers son pain, ses habits, sa maison avec ceux qui étaient dans le besoin, et l'aumône est une des portes qui conduisent au Ciel.



II

Il y avait à peine un mois que Caroline habitait la maison de son père, et tout ce qu'elle voyait autour d'elle l'accablait de douleur. La foule des émotions pénibles qui l'agitaient lui avait fait perdre son aimable gaîté. Ce jeune cœur n'était pas encore façonné à la résignation chrétienne et se laissait dominer par une sombre et décourageante tristesse. Dieu, qui la destinait à opérer de grandes choses, voulait l'initier de bonne heure aux peines et aux misères de la vie. L'or le plus pur est celui qui reste le plus

longtemps dans le creuset. La pauvre enfant ne fit pas tout de suite un acte parfait de soumission chrétienne à sa situation nouvelle. Elle pleurait souvent au pied du petit Calvaire qu'elle avait élevé de ses propres mains dans l'alcove de sa chambre à coucher, et certes jamais larmes ne furent plus légitimes. Rien ne dure comme les doux souvenirs : Caroline ne pouvait se rappeler sans douleur la paix divine qu'elle avait goûtée dans l'humble asile où elle avait passé de si heureuses années ; là, jamais elle n'avait eu besoin de recourir aux illusions pour se croire heureuse, tandis que, dans la maison de son père, tout était pour elle un sujet de scandale et de désolation.

Quand les larmes eurent coulé, des pensées plus fortes et plus généreuses prirent le dessus dans l'âme de la fille de Gonsalve. Le Ciel n'oublie pas les siens ; en déchaînant les orages, il leur avait ordonné de respecter ce roseau si frêle, ce lis si pur. Or, un jour que Caroline était en méditation au pied de son

crucifix, elle se laissa aller à une foule de réflexions douloureuses ; et certes, la nouvelle position où elle se trouvait légitimait à plus d'un titre ses appréhensions. Depuis qu'elle avait quitté les ailes de ses bonnes mères, elle avait vu s'évanouir tout son bonheur ; aucune des espérances qu'elle aimait à nourrir dans son cœur en franchissant le seuil de la pension, ne s'étaient réalisées. Elle s'était dit : « Je me sépare pour jamais de mes compagnes, mais c'est pour voler dans les bras de mon père !... Un père n'est-il pas la providence de son enfant ? Oh ! je ne peux manquer d'être heureuse auprès de lui. » Hélas ! les riantes couleurs de ce brillant avenir n'avaient pas tardé à s'effacer entièrement.

Si Caroline n'eût pas été redevable du grand bienfait de la vie à M. Gonsalve, peut-être aurait-elle supporté avec indifférence les écarts de son esprit ; mais un enfant vertueux peut-il jamais être insensible à ce qui concerne l'auteur de ses jours ? La religion lui ordonne de considérer son père comme un

autre lui-même, d'en faire le chef de ses conseils et le confident de ses secrets. Comment Caroline pouvait-elle se rendre à de si douces injonctions, en voyant que son langage n'était point compris par M. Gonsalve, à qui elle avait déjà essayé de s'ouvrir plusieurs fois?

Le docteur ne contrariait point les pratiques pieuses de sa fille, mais il n'y applaudissait point non plus, et une telle conduite ressemblait au moins à une censure indirecte.

Accablée par une douleur qui lui parut être au-dessus de ses forces, Caroline prit une grande résolution, celle de quitter le monde pour toujours. Comment l'infortunée pouvait-elle espérer de s'y plaire? Il n'y avait encore que quelques semaines qu'elle en essayait, et déjà son cœur était abreuvé d'amertume. « Oui, oui, se dit-elle au milieu des sanglots, je ne trouverai la paix qu'au moment où mon divin Sauveur aura en moi une épouse de plus. »

Ces soupirs furent suivis d'un long silence. La tête de la jeune fille s'inclina doucement

sur la poitrine, ses yeux se fermèrent, et l'immobilité la plus complète remplaça les agitations de la douleur.

Quand le cœur est triste, les pensées les plus sombres sont celles qui lui plaisent davantage. La fille de M. Gonsalve s'était créé un devoir qu'elle remplissait tous les soirs, celui de faire une visite au tombeau de sa mère; là seulement elle se trouvait à son aise. Son âme toute de feu priait, et ses prières montaient sans doute au ciel. Comment en aurait-il été autrement? elles s'élançaient d'un foyer si pur!

Cette fois Caroline n'attendit pas la chute du jour pour chercher quelques consolations près de la dépouille mortelle de sa mère. Sans plus tarder, elle se lève vivement et se dirige vers le cimetière du village. Pendant la route, une foule de souvenirs déchirants agitent son âme. « Si j'avais encore ma mère, se dit-elle, il me semble que je serais moins malheureuse. Ah! bonne mère! le Ciel t'a ravie à mes embrassements!.... Grand Dieu,

ayez pitié d'une pauvre orpheline !...... »

Elle franchit, en tremblant, le seuil sacré; elle passe à travers les croix de bois qui dominent les tombeaux, et arrive auprès d'une pierre sépulcrale plus neuve et plus artistement travaillée que les autres; là elle s'arrête. Sur le marbre funéraire on lisait ces mots gravés en lettres d'or :

« Ci-gît Béatrix de Gordon, épouse de Henri Gonsalve; elle fit pendant trente années le bonheur de son mari. Priez Dieu pour le repos de son âme. »

Un mouvement convulsif s'empare tout à coup de ses membres, ses jambes fléchissent sous le poids de son corps, et elle tombe à demi-morte sur la tombe de sa mère; c'était trop de douleur pour un seul jour.

Lorsque Caroline fut revenue à elle-même, les pleurs coulèrent de ses yeux en abondance. Elle voulait prier; mais son imagination, affaiblie par l'excès de l'abattement et de la tristesse, ne lui présentait aucune idée suivie; elle dut attendre que le calme fût rendu à

son âme. Les tempêtes ne s'apaisent pas tout d'un coup ; il faut que le flot qui s'élève au milieu de l'océan vienne mourir sur la rive. Ce ne fut donc qu'après un silence d'une heure qu'elle put faire les réflexions suivantes.

« O ma mère ! si tu existais encore, tu ferais le bonheur de ta fille. La mort t'a frappée de bien bonne heure ; tendre mère, quand viendra le moment heureux où ma cendre sera mêlée à ta cendre, où mon âme se réunira à ton âme.... Mon Dieu, achevez votre ouvrage ! depuis plusieurs jours, la mort, cachée dans mon sein, mine sourdement ma vie ; mon âme ne tient plus à mon corps que par un seul lien, hâtez-vous de le rompre ! »

» Ces lieux aussi tristes que mon esprit me semblent pleins d'attraits. Tombeau sacré, sur lequel je suis agenouillée, ton marbre sera pour moi l'autel où chaque jour j'offrirai le sacrifice de mes prières. Oui, ma mère, puisque tu n'as pu embrasser ta fille à ta dernière heure, ta fille viendra te consoler. Malgré l'insensibilité de la mort, tu sentiras

sa présence. Dieu veut que ceux qui dorment au fond des sépulcres soient indifférents à tout, excepté aux prières qu'on fait pour eux. »

Jusque-là la tombe de Mme Gonsalve n'avait été mouillée par d'autres larmes. Le jour du convoi, le docteur, il est vrai, avait accompagné jusqu'à sa dernière demeure la dépouille mortelle de sa femme; mais il croyait avoir pleinement satisfait à ses obligations en adressant à sa femme, avant de se séparer d'elle pour toujours, le plus froid des adieux. Tel est le cœur de l'incrédule; comme il ne voit rien de réel au-delà des limites de cette vie, il se montre indifférent sur l'avenir de ceux qui lui appartiennent. Triste philosophie, qui efface l'espérance du nombre des vertus!



III

La fille de M. Gonsalve serait restée longtemps à prier sur la tombe de sa mère, si elle n'eût été distraite par les pas d'un homme qui semblait venir directement à elle. Au premier bruit, elle se leva subitement; elle appréhendait par-dessus tout de laisser surprendre le secret de ses pleurs; toutefois elle se remit un peu de sa frayeur, lorsqu'elle se trouva en face du vénérable pasteur du village.

L'abbé Augé revenait de verser les consolations de la religion dans le cœur d'un chré-

tien mourant ; et, selon sa coutume, avant de rentrer dans sa demeure ; il allait à l'église remercier Dieu de ce qu'il avait bien voulu se servir de lui, pour ouvrir à ses frères les portes du ciel. Le respectable vieillard ne connaissait pas encore sa paroissienne, mais il l'estimait déjà ; plusieurs pauvres lui avaient appris qu'elle avait une âme tendre et compatissante.

Caroline fut enchantée de cette rencontre dans une circonstance aussi solennelle ; il lui semblait que le Seigneur, prenant pitié de sa faiblesse, lui envoyait lui-même un consolateur et un guide. Elle demanda au vieillard la permission de lui faire visite au presbytère, et ils s'y acheminèrent ensemble.

Le salon du presbytère était aussi modeste que le saint prêtre qui l'habitait. Une commode, un secrétaire, plusieurs tableaux de piété et quelques chaises composaient l'ameublement ; un christ occupait le centre de la cheminée et semblait dire à ceux qui étaient présents : « Que vos actions soient saintes,

que vos paroles soient pures; je vous vois, je vous écoute! »

« Mon enfant, lui dit le vieillard, avez-vous connu l'excellente mère que le Ciel vous a ravie?

— Elle m'a élevée jusqu'à l'âge de six ans, répondit Caroline; depuis ce temps-là je ne l'aie vue que deux fois.

— Elle est avec Dieu maintenant, répliqua le pasteur; elle est morte de la mort des saints. »

A ces mots, une joie céleste rayonna sur le front de Caroline. Levant les yeux vers le ciel: « O la douce parole que je viens d'entendre! s'écria-t-elle, de quelle anxiété mon âme est maintenant délivrée! le secret que je n'osais demander à personne m'est donc dévoilé! Je me trouve heureuse maintenant, oui, heumeuse, malgré les maux qui m'environnent.

— Le salut de votre mère vous inquiétait?

— Oh! beaucoup, beaucoup, monsieur; quelque chose, il est vrai, me disait inté-

rieurement que ma bonne mère était morte de la mort des justes ; mais quand je réfléchissais sur les opinions de mon père, je frémissais involontairement. Ah ! sans doute, pensais-je en moi-même, il aura placé un obstacle insurmontable entre le confesseur et la mourante, et cette crainte perçait mon âme comme d'un glaive. Mais, monsieur, si vous avez été témoin du dernier soupir de celle que je pleure, ah ! je vous en conjure, hâtez-vous de me raconter ce que vous avez vu? n'oubliez aucune particularité : a-t-elle parlé de moi ? ne me cachez rien : par-là seulement vous verserez dans mon cœur les plus douces consolations. »

Ces dernières paroles de Caroline furent prononcées au milieu d'un torrent de pleurs. Cette fois ce n'était plus les larmes de la douleur, mais celles d'une joyeuse émotion.

Il était impossible à l'abbé Augé de ne pas se rendre aux pieux désirs de la fille de M. Gonsalve ; il connaissait le cœur humain, il savait qu'on ne devait taire que les mauvaises

nouvelles, et ce qu'il avait à dire pouvait apporter tant de soulagement dans la situation de l'orpheline.

« Après la retraite de Moscou, sur la fin de 1812, M. et Mme Gonsalve vinrent se fixer dans ma paroisse ; à leur arrivée, je me mis au-dessus des prescriptions de l'étiquette ; et, le premier, je fis plusieurs visites aux nouveaux venus. Non-seulement ils ne furent sensibles à aucune de mes prévenances, mais une lettre de M. Gonsalve m'interdit positivement l'entrée de sa maison. Alors commença contre mon ministère une longue série de vexations. Je n'y répondis qu'en prémunissant mes paroissiens contre les impiétés qu'on débitait chaque jour en leur présence. On ne put me pardonner de monter une garde aussi vigilante à l'entrée des camps du Seigneur ; on me voua une haine implacable.

» Vers le commencement de janvier de l'année dernière, Mme Gonsalve tomba malade ; une femme du village, appelée pour la veiller m'en donna la première nouvelle. J'écrivis

aussitôt au docteur pour lui demander la permission de faire une visite à sa femme. Il me répondit laconiquement que Madame n'était pas dans une position à recevoir des visites.

» Affligé jusqu'au fond de l'âme d'une réponse si inattendue, j'allai à l'église me prosterner aux pieds de la Mère de Dieu, et je la rendis confidente de mes peines.

» Le lendemain, continua l'abbé Augé, Mme Gonsalve me fit tenir par sa garde l'avis suivant :

« Ce soir, mon mari doit s'absenter, je vous enverrai chercher, tenez-vous prêt. »

» Ma première pensée, à la réception d'une nouvelle si consolante, fut de courir à l'église afin de remercier Dieu d'une conversion à laquelle j'étais loin de m'attendre. Je ne sache pas dans ma vie d'avoir prié d'un meilleur cœur. Cependant, je l'avoue, je tremblais que la malade ne put réaliser son pieux désir. L'enfer est si fécond en noirs projets contre les hommes! combien de saintes résolutions n'ont pu avoir de résultat! Mais, mon enfant, celles de

votre excellente mère furent franches et durables.

» M. Gonsalve, retenu près de sa femme jusqu'à onze heures du soir, n'avait quitté le village qu'à minuit. À une heure du matin, on frappe à ma porte, c'était l'heureux message. Je me rendis aussitôt près de votre mère.

» Lorsque je fus en face de la malade, elle m'adressa ces mots :

« Soyez le bien-venu, M. le curé, le temps presse, et recevez les secrets de ma conscience.

» Dieu seul sait avec quelle foi et quels sentiments de contrition Mme Gonsalve confessa ses péchés! et ma bouche ne pourrait dire quel torrent de larmes ses yeux ont versé sur l'image du Sauveur qu'elle tenait entre ses mains.

» Le moment de la communion surtout fut attendrissant : « Seigneur, s'écriait-elle, non, non, je ne suis pas digne que vous veniez dans mon âme.... trop longtemps je vous ai

méconnu, trop longtemps je vous ai offensé... pardonnez-moi, mon Dieu ; ne vous rappelez plus mes iniquités, souvenez-vous seulement de vos miséricordes...

» Lorsque j'eus rempli mon ministère, je voulus prendre congé de Mme Gonsalve ; mais elle me retint encore un instant, et me fit cette dernière confidence :

» J'ai une fille à Paris, son éducation est bientôt terminée. J'aurais désiré la presser sur mon cœur et lui donner ma bénédiction avant de mourir. Dieu ne le permet pas, que son saint nom soit béni ! Quand elle viendra consoler son père, dites-lui que j'ai pensé à elle à ma dernière heure, et que je lui donne rendez-vous dans les cieux ; son cœur innocent priera sans doute pour moi, et Dieu me pardonnera mes péchés.

» Après ces paroles prononcées d'une voix mourante, je donnai à votre mère ma dernière bénédiction, et me retirai en silence. Cette victoire du Ciel me dédommageait amplement de toutes les contradictions que j'avais éprou-

vées jusqu'à cette heure, et je rendis au Seigneur les plus vives actions de grâces. »

A chaque parole de ce récit, Caroline n'avait pu s'empêcher de laisser éclater au-dehors la sensibilité de son âme. Elle remercia mille fois l'abbé Augé de la bonté avec laquelle il lui avait fait part de ces heureuses circonstances ; et comme la journée était déjà un peu avancée, elle prit congé de lui, et s'en retourna vers son père.



IV

Les âmes sont dissemblables comme les feuilles de la forêt. Pendant que Caroline payait à la mémoire de sa mère le plus saint et le plus sacré des devoirs, Baptiste et dame Hyacinthe mettaient à profit l'absence de leur jeune maîtresse, qui coïncidait avec celle du docteur appelé auprès d'un malade. Effrayés de la présence d'un ange au milieu d'eux, ces deux misérables créatures firent taire un instant leur haine respective, ils se liguèrent contre Caroline, comme si cette infortunée n'avait pas assez de ses propres malheurs. Tel

est l'instinct des méchants, ils ne s'entendent que lorsqu'il s'agit de faire le mal.

Le valet de chambre et la cuisinière furent longtemps à aviser au moyen de perdre leur victime, non qu'ils eussent honte de leur crime, mais parce qu'ils cherchaient le chemin le plus court pour arriver à leurs fins.

Après avoir discuté plusieurs plans, ils s'arrêtèrent au projet de calomnier la fille auprès du père. Ils espéraient par là lui faire perdre l'influence et l'autorité qu'elle semblait déjà prendre dans la maison. Car si les bons cœurs sont entraînés à toujours vouloir le bien, les méchants sont confirmés dans leurs noires entreprises par le génie du mal.

Voici en définitive le projet auquel s'arrêtèrent les deux conjurés. Ils s'introduisirent dans le cabinet de leur maître, qui, selon l'habitude de beaucoup d'homme veufs, laissait toujours les clefs sur ses meubles, ouvrirent son secrétaire, s'emparèrent de deux rouleaux de pièces d'or, et les déposèrent

derrière le tableau de la sainte Vierge qui ornait la chambre de Caroline. Quand cet acte de la plus noire malice fut exécuté, les deux coupables se retirèrent avec la joie secrète de jouir bientôt du succès de leur complot.

Le docteur rentra à la maison vers l'heure du dîner. Sa première parole fut de demander où était sa fille.

« Melle Caroline est en visite, répondit dame Hyacinthe avec le ton le plus indifférent du monde. Avant de sortir, elle s'est enfermée à double tour dans votre chambre, où, entre parenthèse, elle est restée assez longtemps. »

Ces quelques mots, sortis malicieusement de la bouche de la cuisinière, furent pour le docteur un piége dont il n'eut pas la pensée de se défendre. Caroline avait les clefs de toute la maison; elle pouvait, selon son bon plaisir, visiter, les uns après les autres, tous les appartements.

Aussi ce qui intriguait M. Gonsalve, ce n'était pas de savoir que sa fille avait été passer quelques heures dans son cabinet, mais bien

d'apprendre qu'elle s'y était renfermée ; cette précaution semblait indiquer la crainte d'une surprise. « Est-ce ma présence ? est-ce l'œil des domestiques que Caroline redoutait ? » pensait le docteur en lui-même. Enfin, entraîné plutôt par un mouvement de curiosité que par le moindre soupçon, il monte dans sa chambre et se livre au plus scrupuleux examen. Rien ne semblait dérangé ni sur la cheminée ni sur la table de travail. Déjà il se disposait à descendre, lorsqu'il lui prit fantaisie d'ouvrir son secrétaire. Au premier coup d'œil, il s'aperçut qu'il lui manquait deux rouleaux de pièces d'or, et il s'écria : « Je suis volé !.... » Cette parole fut entendue par Baptiste et dame Hyacinthe.

M. Gonsalve était, comme on le sait, ennemi de la religion ; les fades plaisanteries, les sarcasmes contre le christianisme ne lui coûtaient rien, parce qu'il se croyait un esprit supérieur et qu'il voulait donner preuve de *bon ton ;* mais il avait toujours montré une grande probité et une véritable délicatesse sur l'honneur, hon-

neur et l'âme du soldat; aussi notre vieux docteur fut-il transporté d'un sentiment d'indignation difficile à peindre, quand il se vit trompé.

Il ne sut d'abord sur qui faire tomber ses soupçons. Baptiste aimait à boire, mais il était fidèle : depuis trente ans le docteur n'avait pas eu la moindre occasion de mettre sa probité en doute.

La cuisinière était gourmande, mais c'était sur le garde-manger qu'elle dîmait, et nullement sur la bourse de son maître; et puis peut-on soupçonner de vieux serviteurs qui se montrent toujours prêts à se sacrifier pour vous ?

D'un autre côté comment accuser Caroline ? elle semblait si bonne et si pieuse !... L'éducation qu'elle avait reçue ne la mettait-elle pas à l'abri du moindre soupçon ?... Malheureusement, M. Gonsalve ne comprenait pas encore ce que c'était qu'un cœur vraiment chrétien. Sa fille était charitable : elle aimait les pauvres, elle leur donnait ses vêtements;

ne pouvait-elle pas leur partager l'argent de son père ? Sans doute le motif était louable, mais l'action était indigne et méritait une sévère réprimande.

M. Gonsalve en était là de ses pensées et de sa colère, lorsque Caroline entra dans sa chambre. Le front de la jeune fille était pur et serein comme celui d'une personne qui vient de faire une bonne action. Selon sa coutume, elle se précipita dans les bras de son père pour l'embrasser ; mais celui-ci l'accueillit froidement, et ne répondit point à son bonjour par une marque d'amitié, ainsi qu'il avait coutume de le faire.

Une telle réception fut un coup de foudre pour l'infortunée Caroline, qui ne se sentait coupable d'aucune faute ; émue jusqu'au fond de l'âme, elle s'enferma dans sa chambre, et Dieu seul fut témoin de sa douleur.

Quand l'innocence est opprimée, le crime devient fier et insolent. Les âmes viles qui avaient creusé un abîme sous le pas de leur victime, maintenant que cette victime leur

semblait déjà à moitié engloutie, ne purent dissimuler leur satisfaction. D'abord ils avaient triomphé en silence ; mais enfin Baptiste ne put s'empêcher de dire à voix basse à la cuisinière :

« Caroline est soupçonnée, nos affaires sont en bon chemin, n'est-il pas vrai ?

— En très-bon chemin, répondit la mégère, mais nous ne sommes encore qu'à la veille de la fête.

— Notre dévote doit s'estimer heureuse maintenant ; vous savez, dame Hyacinthe, combien de fois elle nous répète chaque jour que les meilleurs amis de Dieu sont ordinairement ceux qu'il prend plaisir à éprouver davantage.

— Eh bien, Baptiste ! nous verrons si le Ciel, en qui elle met toute sa confiance, la délivrera de nos mains.

— Pour moi, j'en doute fort...

— Et moi, je l'en défie !...

— Pour que notre proie ne nous échappe pas, il faut, ajouta le valet de chambre, que

demain nous agissions résolûment. Nous avons le droit d'écarter de nous tous les soupçons, et nous sommerons notre maître de faire une perquisition dans toute la maison.

— Bien dit, bien pensé, répliqua la cuisinière; oui, il faut que M. Gonsalve trouve lui-même son argent où nous l'avons placé. Par là seulement le vol de sa fille lui paraîtra manifeste. »

Après avoir ainsi arrêté leurs plans, les deux complices se retirèrent dans leur chambre, en attendant, chacun avec impatience, le moment où ils verraient l'innocence humiliée et confondue.

Pour Caroline, la nuit lui parut longue comme une nuit d'alarme; elle eut besoin de prier longtemps avant d'arriver à faire un acte parfait de résignation chrétienne. Le matin elle se rendit au presbytère; jamais son cœur n'éprouva un si vif besoin de trouver des consolations et des conseils.

« Ah! monsieur, s'écria-t-elle, mon père m'a chassée de sa présence.

— Quelle a été votre faute, mon enfant? en quoi avez-vous manqué à votre père?

— Je l'ignore, on ne me l'a pas dit.

— Vous a-t-on reproché votre piété?

— On me laisse libre sur ce point.

— L'indignation de votre père n'est peut-être pas fondée, continua l'abbé Augé; dans tous les cas, ma fille, voici le langage de la religion : « Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés !... » Oui, quelque chose m'annonce intérieurement que les larmes de votre douleur seront un jour changées en larmes de joie. N'attendons notre secours que de la divine Providence; elle n'a point délaissé Joseph dans la prison, elle a visité Daniel dans la fosse aux lions : pourrait-elle vous oublier, mon enfant, vous qu'elle a placée dans la maison de votre père, pour être sa consolation et son salut?

— Quelles bonnes paroles sortent de votre bouche!... mais la maison de mon père je dois l'abandonner bientôt; dans l'excès de ma douleur, j'ai promis de rompre pour toujours

avec la société des hommes, un cloître sera mon refuge ; comment vivre, monsieur, avec un père !.... » Elle allait ajouter, qui me persécute ainsi... Mais elle s'arrêta.

Le pasteur l'avait comprise.

« Ma fille, lui dit-il d'un ton plus grave, dans la conduite de la Providence à votre égard, il y a des desseins secrets que vous ne connaissez pas, et si le Ciel vous a donné un père infidèle, il veut sans doute vous rendre l'instrument de son retour à la religion et à la pratique de ses devoirs. Ne faites pas de promesses indiscrètes ; conservez la place que vous a assignée la Providence, et laissez-lui le soin de diriger votre avenir et de vous fournir les moyens de ramener à la foi et à la vérité votre malheureux père.

— Hélas ! interrompit Caroline, depuis que je suis avec lui, je n'ai pas encore osé lui parler de Dieu.

— Les forteresses ne se prennent pas au premier assaut, répliqua le pasteur ; avant de chercher à ramener au bercail une âme égarée,

il faut d'abord lui rendre la religion aimable ; soyez bonne, prévenante, douce et d'une humeur toujours égale au milieu des épreuves ; ceux qui seront témoins de votre résignation, s'ils ne vous estiment pas, à cause de votre attachement à la religion, perdront peut-être quelques unes de leurs préventions, à cause de la sagesse de votre conduite.

— Je me rends à vos conseils, monsieur ; mais, hélas!... un sentiment de découragement s'est emparé de moi, pardonnez....

— Le pardon est toujours prêt, mon enfant ; pour l'obtenir, il suffit du repentir.

— J'espère maintenant, monsieur..., je crois fermement que Dieu me viendra en aide, qu'il touchera le cœur de mon infortuné père. Oui, je parlerai de Dieu à mon père ; je chercherai à attendrir son cœur, à convaincre son esprit ; l'éducation chrétienne qu'il m'a fait donner, sera pour son salut non moins que pour le mien. Puisse le Ciel exaucer mes vœux!...

— Que ce langage, mon enfant, me con-

sole, que j'aime à entendre la voix de l'espérance!... Non, non, ne craignez point d'aborder, dans vos conversations avec votre père, la grave question du salut; si vos premières paroles ne sont point interprétées d'une manière fâcheuse, le plus difficile sera fait... Mais avez-vous quelques livres d'instruction religieuse? Ces lectures vous mettraient à même de répondre avec avantage aux difficultés et aux excuses que M. Gonsalve ne manquera pas de mettre en avant.

— Il faut, monsieur, que je vous ouvre mon âme tout entière; les quatre dernières années que j'ai passées à la pension ont été consacrées uniquement à m'instruire des motifs de la foi chrétienne. Nos mères pensaient avec raison qu'une religion qui n'est point éclairée ne peut être ni solide ni de longue durée. J'ai rapporté avec moi les analyses raisonnées des catéchismes qui nous étaient faits par des prêtres du premier mérite, et je pense qu'au besoin, monsieur, vous ne me refuserez point le secours de vos lumières.

— Adressez-vous à moi avec confiance, mon enfant, et travaillons tous deux à la conquête d'une âme si chère ; vous par la patience dans les épreuves que le Ciel vous envoie, et moi par les conseils et par la prière. »

Après cette conversation, Caroline se trouva calme et pleine d'espérance ; elle se rendit à l'église, s'approcha du saint tribunal, et offrit à Dieu sa communion pour le salut de son père.



V

Baptiste et dame Hyacinthe s'éveillèrent tous deux avec le même désir, celui de consommer la perte de leur jeune maîtresse, et leur pensée de réveil fut un complot contre l'innocence. Lorsqu'ils eurent arrêté ensemble les bases de leur nouvelle trahison, ils montèrent dans la chambre de leur maître, lui témoignèrent la plus vive indignation contre l'audacieux voleur, et voulant, dirent-ils, conserver leur réputation intacte, ils le conjurèrent de faire par lui-même une perquisition dans toute la maison.

« Depuis quinze ans que je suis à votre service, disait la cuisinière, avez-vous jamais eu le moindre sujet de mettre en doute ma probité ? Sachez, monsieur, que je suis mille fois plus désolée que vous de la disparition de votre argent ; car, après tout, c'est moi qui dois en répondre ; ne suis-je pas votre femme de confiance ? Il importe donc, pour votre satisfaction et pour la mienne, que le fait soit éclairci sans le moindre retard.

— Et moi, votre serviteur depuis trente ans, répliquait le valet de chambre, je suis également intéressé à ce que vous visitiez ma chambre et mes meubles ; j'aime à boire, je l'avoue, mais je suis honnête homme, et si je savais commettre un jour une lâcheté, à l'instant même je me ferais sauter la cervelle. »

M. Gonsalve accepta, pour la forme, la proposition qui lui fut faite ; car en ce moment ce n'était plus sa fille qu'il soupçonnait de l'avoir trompé. Pendant son absence il avait visité sa chambre et n'avait rien trouvé, ce

qui démontrait jusqu'à un certain point son innocence. Serait-il probable, en effet, que Caroline eût versé d'une seule fois les deux rouleaux d'or dans le sein des pauvres, sans rien réserver pour d'autres misères?

Baptiste et dame Hyacinthe, voyant que tout allait au gré de leurs désirs, se retirèrent pleinement satisfaits; leur suprême bonheur était de pouvoir contempler à loisir la confusion de Caroline.

La fille de M. Gonsalve rentra vers les dix heures; son âme était agitée d'une cruelle irrésolution. L'amour filial lui faisait un devoir de donner à son père le bonjour du matin; mais l'humiliation qu'elle avait éprouvée la veille était encore bien récente; toutefois, après quelques instants d'hésitation, elle se décida, se rappelant les leçons que venait de lui donner le respectacle pasteur, et la ligne de conduite qu'il lui avait tracée.

La douce enfant monta donc dans la chambre de son père. Il était assis sur son fauteuil et paraissait rêveur; elle s'approcha de lui

toute tremblante, et l'embrassa en laissant tomber sur ses joues quelques larmes brûlantes. M. Gonsalve accepta le baiser avec moins d'indifférence que la veille ; c'était beaucoup pour l'infortunée jeune fille, elle en remercia le Ciel.

Le déjeûner fut des plus tristes ; le visage du maître était sévère, personne n'osa rompre le silence ; Caroline ne put prendre de nourriture, son cœur était navré de douleur.

Lorsqu'on fut levé de table, le docteur d'une voix émue, prononça ce peu de paroles : « Ma fille, et vous mes domestiques, je vous déclare que je suis volé. Hier, dans la matinée, une main infâme a ouvert mon secrétaire et s'est emparée de deux rouleaux de pièces d'or. Je ne connais pas le coupable ; mais afin de savoir s'il habite sous mon toit, je vais faire une recherche dans vos chambres, je vous ordonne de me suivre.

— O mon père, s'écria Caroline, vous me soupçonneriez !... eh bien, voici mes clefs, visitez tous mes meubles.

L'innocence et la franchise sont deux sœurs jumelles qui ne se quittent jamais. D'ailleurs celui qui est incapable de tromper ses frères ne permet pas qu'on mette sa probité en question.

M. Gonsalve monta dans l'appartement de sa fille. Caroline, qui se sentit blessée jusqu'au fond de l'âme, accompagna son père en silence. Pour Baptiste et la cuisinière, ils suivirent leur maître par derrière ; leur air d'impatience semblait s'irriter du plus petit retard.

Nous l'avons dit, le docteur ne visitait la chambre de sa fille que pour la forme, car il savait qu'il n'y trouverait rien, aussi ne parut-il nullement étonné de ce que ses recherches les plus minutieuses ne produisaient aucun résultat ; il se disposait alors à passer dans le cabinet de Baptiste, lorsque la cuisinière fit signe à son maître de jeter un coup-d'œil derrière le grand tableau de la Vierge placé au fond de l'alcove. M. Gonsalve suivit cet avis, il enleva même, avec assez de peine, l'image de la Madone... l'or n'y était pas.

Il est impossible de peindre ici la confusion dont furent couverts les deux domestiques infidèles ; il n'en croyaient pas leurs yeux ; ils se regardèrent quelques instants avec un air de stupeur qui trahissait leur embarras et leur terreur.

De l'appartement de Caroline, M. Gonsalve passa dans celui de Baptiste ; il ouvrit les tiroirs d'une vieille commode, et à l'entrée de celui du milieu, il aperçut un de ses deux rouleaux de pièces d'or. Transporté de colère, il se serait sans doute porté à quelque excès envers le coupable, si sa fille ne fût parvenue à le calmer un peu ; il se contenta de jeter sur son valet de chambre un regard d'indignation ; puis, sans proférer un seul mot, il se dirigea vers le cabinet de la cuisinière. Baptiste ne put suivre son maître, il tomba à demi mort sur son lit, sans penser à dire un seul mot pour sa justification.

Mme Hyacinthe affectait un air d'assurance qui prévenait en sa faveur ; par malheur pour elle l'épreuve ne lui fut pas moins fatale qu'à

Baptiste ; l'autre rouleau d'or fut découvert au fond d'un petit nécessaire où elle mettait ses ouvrages d'aiguille.

Toute protestation d'innocence devenait superflue de la part des deux fourbes ; ils avaient provoqué eux-mêmes la visite domiciliaire, ils devaient en subir les conséquences sans se plaindre. Lorsque le docteur se vit en possession de ce qu'il cherchait, il monta dans son cabinet, afin d'aviser aux moyens de tirer des coupables une vengeance signalée.

Après une demi-heure d'angoisse et de confusion, Baptiste et la cuisinière revinrent un peu de leur stupeur ; ils tinrent conseil, et crurent qu'il n'y avait pas de meilleur parti a prendre, dans la fâcheuse position où ils se trouvaient, que d'avouer nettement l'intrigue qu'ils avaient ourdie contre leur jeune maîtresse.

Les cœurs vils et corrompus deviennent toujours lâches et rampants au moment du danger ; le génie du mal est impuissant pour protéger ceux qu'il inspire, il les conduit

jusqu'au précipice, et il les abandonne au moment où ils auraient besoin d'un peu de courage et de sang-froid.

La cuisinière, sans balancer, se jeta aux genoux de Caroline, la choisit pour sa médiatrice, la conjura de lui pardonner sa faute et de l'aider à apaiser la colère de son père. Baptiste ne se montra pas moins lâche, il demanda aussi pardon et promit hypocritement de renoncer à toutes ses mauvaises habitudes. Mais, en avouant leur crime, les coupables jurèrent par le Ciel qu'ils ne savaient pas comment les deux rouleaux d'or avaient été enlevés du lieu où ils les avaient mis, et comment ils s'étaient trouvés ensuite dans leurs chambres ; ils affirmaient, dans les termes les plus énergiques, que cette circonstance bouleversait leur imagination.

Si Caroline avait eu plus d'expérience de la vie, elle aurait chassé sur-le-champ ces deux indignes serviteurs de la maison de son père ; car M. Gonsalve l'avait laissée maîtresse de prononcer sur leur sort, pensant que cette

déférence ferait oublier à sa fille les torts qu'il avait eus à son égard; mais il était loin de s'attendre que la victime intercéderait pour ses ennemis. La jeune fille ne savait qu'une seule chose, souffrir et pardonner; elle demanda grâce pour les deux criminels, et ne cessa de prier, de conjurer, jusqu'à ce que la grâce fût accordée.

Tout cet incident, qui semblait devoir devenir si fâcheux pour Caroline, finit par avoir pour elle les plus heureux résultats. M. Gonsalve, convaincu et du bon cœur et de l'innocence de sa fille, commença à lui rendre justice; il s'y attacha avec un véritable amour, et se déchargea sur elle de toute son autorité; il en vint même au point de ne pouvoir plus se passer d'elle; elle était sa société de tous les jours et de tous les instants. En second lieu, Baptiste et la cuisinière furent dépouillés de tous leurs priviléges; ils n'eurent plus voix délibérative dans le conseil de la maison. S'ils n'en devinrent pas meilleurs, au moins parurent-ils plus soumis. Pour Caroline, elle

fut plus gaie, plus spirituelle, plus aimable que jamais; la grâce et la candeur reprirent bientôt sur son visage la place qu'occupait naguère seule l'humble résignation.

Pour la satisfaction du lecteur, il est nécessaire d'expliquer ici ce qui jusqu'alors a pu paraître un mystère. Comment les deux rouleaux d'or ont-ils été enlevés du lieu où on les avait mis d'abord ? et quelle main providentielle les a déposés dans la chambre des conspirateurs? Voici le fait : Baptiste et la cuisinière, pour s'être entendus ensemble un instant, n'avaient pas cessé pour cela de se haïr du plus profond de leur cœur ; à peine eurent-ils commis le crime dont ils chargèrent l'innocence, que, par un rafinement de malice, ils tentèrent de se perdre l'un l'autre au moyen du même stratagème. Ainsi dame Hyacinthe, pour se défaire d'un rival odieux, entra à son insu dans la chambre de Caroline, enleva un des deux rouleaux d'or de derrière le tableau, et le déposa secrètement dans la commode de Baptiste; celui-ci. de son côté,

inspiré par la même animosité, s'empara furtivement de l'autre rouleau sans faire attention que le premier avait déjà disparu, et le cacha dans le nécessaire de la cuisinière ; puis l'un et l'autre s'applaudirent tout bas d'une ruse qui devait les débarrasser chacun de leur ennemi.

Trop d'astuce est souvent préjudiciable au méchant ; d'ailleurs, il est au ciel une Providence qui tourne souvent contre les coupables les flèches qu'ils aiguisent contre l'innocence et la vertu.



VI

Lorsque le Seigneur a éprouvé l'âme dont il veut se servir pour opérer de grandes choses, la consolation ne se fait pas longtemps attendre. La touchante histoire de l'archange Raphaël, qui descend du ciel pour rendre la vue à Tobie, se renouvelle tous les jours, sous mille faces diverses.

Caroline goûtait un bonheur sans mélange; car si d'un côté le docteur, revenu à des sentiments meilleurs, témoignait de jour en jour à sa fille plus d'estime et d'affection, d'un autre côté la fille cherchait à prévenir tous

les goûts du père et s'étudiait à ne pas lui laisser le temps de désirer.

Pendant ces jours si doux de la plus heureuse harmonie, il plut à M. Gonsalve d'initier Caroline aux secrets de la médecine. Il commença par lui donner des leçons de botanique, et la jeune fille fit en peu de temps de rapides progrès; elle apprit aussi, avec les diverses propriétés des plantes médicinales, l'art de disposer les remèdes, et c'était pour elle un souverain plaisir de préparer les potions destinées aux pauvres malades. Au besoin, elle se faisait un honneur de leur rendre visite, de les panser de ses propres mains et de leur parler de Dieu. Elle n'était pas sœur hospitalière, mais elle en faisait les fonctions. Les malheureux, les indigents la nommaient *leur mère*, et Caroline, quoiqu'elle n'eût que dix-huit ans, les appelait *mes enfants*.

La charité qui réside dans le cœur des justes, fait qu'ils ne veulent pas se sauver seuls. Caroline, en compensation des con-

naissances nouvelles que son père venait de lui communiquer, aspirait à l'instruire à son tour d'une science bien autrement précieuse, celle du salut. Elle pensa que l'heure était venue de commencer cette œuvre, à laquelle elle se sentait intérieurement appelée; et, sur-le-champ, elle se disposa à semer et à planter le germe de la foi dans un cœur incrédule, laissant à Dieu le soin de donner l'accroissement.

Avant de mettre ses projets à exécution, elle voulut s'entendre avec son directeur qui mit à sa disposition plusieurs ouvrages renfermant une instruction solide sur les mystères de la foi. Elle les lut et les médita jour et nuit. Elle ne concevait pas, du reste, comment on pouvait haïr une religion qui lui paraissait si souverainement aimable et si pleine de consolation; c'est que Caroline avait une conscience pure, et qu'il suffit d'être bon pour vouloir être chrétien.

Un dimanche, Caroline était assise auprès de son père, sous l'ombrage d'un joli bos-

quet ; elle venait d'émerveiller son père par la facilité de sa mémoire et par la promptitude de son intelligence ; M. Gonsalve, glorieux d'avoir une telle fille, s'était tendrement incliné vers elle et avait déposé un baiser sur son front. Cette démonstration d'amitié enhardit la jeune fille, elle crut le moment favorable pour parler de Dieu à son père ; mais afin de ne pas blesser ses susceptibilités, elle cacha adroitement tout ce que ses questions pouvaient avoir d'apprêté sous le voile de l'à-propos. Elle se leva subitement à la vue d'une jolie rose qui se balançait avec grâce sur sa tige, elle courut la cueillir et vint l'offrir au docteur en accompagnant ce modeste présent de la plus douce parole : « La reine des fleurs, dit-elle, mérite de reposer sur le cœur du meilleur des pères. » M. Gonsalve ne voulut pas se laisser vaincre en courtoisie : « O ma fille, s'écria-t-il, cette fleur n'a de prix à mes yeux que parce que c'est ta main qui me l'offre.

— Mon père, répliqua Caroline, bien

des fois je me suis demandé : Qu'est-ce donc qui donne aux fleurs et leurs vives couleurs et leurs délicieux parfums ? ces choses sont pour moi autant de mystères.

— Ma fille, la solution de ce problème est, on ne peut plus facile ; tous ces prodiges s'opèrent sous la main de la nature.

— Dans ce cas, mon père, il me semble que la nature est douée d'une souveraine intelligence ; car comment concevoir qu'une cause fortuite, qu'une nécessité aveugle, puisse mettre tant d'ordre dans tout ce qui existe. Chaque année, le printemps nous donne ses fleurs, l'été ses moissons, l'automne ses fruits, et l'hiver ses frimas. Et puis, quand je vois les astronomes calculer, vingt ans d'avance, les éclipses qui doivent arriver dans les cieux, malgré moi je suis forcée de reconnaître que l'univers obéit à des lois auxquelles il ne lui est pas possible de se soustraire.

— Oui, ma fille, il y a de l'ordre dans la nature, personne ne nie cette vérité.

— Mais, mon père, une loi suppose nécessairement un législateur, un ordre quelconque suppose une intelligence suprême qui ordonne, qui dispose tout à son gré. Par exemple, quand je vois votre bibliothèque rangée comme elle est, je dis : Une main habile a placé en leur lieu chacun de ces volumes. De même, lorsque vous venez dans ma chambre au moment où tout est en ordre, lors même que je vous affirmerais que mon ouvrage du matin s'est fait seul, vous ne me croiriez pas, vous ririez de ma prétention, et en cela je crois que vous feriez très-bien. »

Le docteur ne s'attendait pas à cette réponse. Jusqu'alors il n'avait fait de l'incrédulité qu'avec des camarades de régiment, ou bien avec Baptiste ; et comme on le conçoit facilement, ce dernier était toujours de l'avis de son maître. Cent fois même il avait répondu « C'est vrai, » avant que le professeur eût terminé sa leçon. Mais les rôles étaient bien changés, M. Gonsalve se tenait sur la défensive, et Caroline le pressait plus

vivement. A défaut de raisons, il eut recours aux sophismes.

« Mon enfant, répondit-il, de ce qu'il y a de l'ordre dans l'univers, nous ne devons point en conclure comme une conséquence obligée, la nécessité d'un souverain législateur.

— Mais, mon père, reprit doucement Caroline, dès que nous voyons de l'ordre, des rapports constants, une combinaison de moyens exactement proportionnés à une fin quelconque, un instinct plus fort que nous-mêmes nous oblige d'y supposer une intelligence. Que sont tous les chefs-d'œuvre de nos arts près des moindres ouvrages du Créateur? quel peintre, fût-ce un Raphaël ou un Rubens, pourrait représenter parfaitement une feuille de rose ou une aile de papillon? tous les artistes réunis formeront-ils le moindre fruit? Que sera-ce de tous les trésors que chaque printemps promet et que chaque automne verse sur la terre? »

M. Gonsalve ne put s'empêcher de sourire

en entendant sa fille. Il passa légèrement la main sur son visage. « Tu deviens éloquente, mon enfant, dit-il ; mais tu dois bien penser que tu n'ébranleras pas des convictions anciennes et réfléchies ; ce n'est pas le souffle du zéphir qui fait plier les chênes.

— O mon père, je n'ai pas d'autre dessein que d'attirer votre attention sur les innombrables merveilles qui nous entourent, et de vous engager à prêter l'oreille à ces voix puissantes qui proclament leur Créateur.

» Voyez, mon père, ces globes lumineux, cette multitude de mondes étincelants que Dieu sema dans les espaces du firmament, comme un grand prince répand l'argent à pleines mains, ou comme il sème les pierreries sur ses habits. Voyez ce soleil, un seul de ses rayons efface la pompe des plus puissants monarques; il est plus d'un million de fois plus gros que la terre. Les étoiles fixes ne sont-elles pas autant de soleils qui, à d'incroyables distances, brillent au-dessus de nos têtes? L'immensité des mers, dans

ces espaces infinis, n'est qu'un point; la terre, toute vaste qu'elle nous paraît, ne semble être dans l'univers que ce qu'est un grain de sable parmi les îles et les rochers dont est semée la surface de l'Océan. Croyez-vous qu'il n'y ait pas un Etre intelligent, dont la main a formé ces grands corps, qui leur imprima ce mouvement dont la rapidité nous étonne? quelle puissance leur a tracé leur route, sans que, depuis l'origine des choses, ils s'en soient écartés un instant!

» A l'autre bout de la chaîne sont ces petits atomes vivants qui échappent à nos yeux et presque à notre imagination.

— Où donc as-tu appris toutes ces choses?

— Près de vous, mon père, et par vos soins. N'est-ce pas à l'aide de votre microscope que j'ai découvert ces animalcules mille fois plus petits que le ciron; rien ne leur manque. Ils ont leurs yeux, leur bouche, leur cerveau, leurs petites pattes et tous les organes intérieurs. Ils ont des veines et du

sang, dans ce sang des humeurs, dans ces humeurs des gouttes, dans ces gouttes des vapeurs, dans ces vapeurs encore une infinité de parties, et il est à croire qu'il y a des espèces innombrables d'êtres vivants au-dessous de celles-ci.

» Quel autre qu'un ouvrier infiniment puissant et sage a pu construire ces machines si délicates ? Tous ces êtres, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, sont liés ensemble par une foule de rapports constants, en même temps qu'ils diffèrent par des nuances exactement graduées. Ainsi on descend de l'animal le plus sensible, par différents degrés, jusqu'à certaines plantes qui paraissent avoir une espèce de sentiment : telle est la *sensitive;* et depuis la première plante, encore par degrés, jusqu'au premier minéral. Il n'y a pas de vide dans les ouvrages de la nature. La plupart des animaux sont organisés à peu près de la même manière. Les parties essentielles à la vie se trouvent dans tous et placées uniformément. Les squelettes, qui sont

comme la charpente du corps, se ressemblent.

» Cependant rien de plus étonnant que la variété des productions de la nature. Il n'y a pas deux feuilles, deux plumes, deux pailles, qui se ressemblent parfaitement. Quelles combinaisons n'a-t-il pas fallu pour allier tant de rapports et tant de variétés !

» Mais d'où nous vient donc la conduite de cette grande machine, qui travaille sans cesse pour nous sans que nous y pensions ? à qui attribuerons-nous l'assemblage de tant de ressorts, de tant de corps, grands et petits, visibles et invisibles, qui conspirent également pour le bien commun ? Les astres, les éléments, les jours, les nuits, les saisons, tout s'accorde et concourt à l'harmonie générale. Tout était nécessaire à l'homme, et l'homme était nécessaire au tout, parce que seul il peut apprécier la nature, sentir ses beautés, diriger ses forces, et la rapporter à son Auteur, par le tribut de l'admiration et de l'amour. »

Le docteur rougit au moment où Caroline

prononça ces dernières paroles. Sa philosophie ne pouvait se soutenir en présence de raisonnements si simples et si concluants. Sans chercher à dissimuler son embarras, il se contenta de répondre : « Je te le répète, ma fille, quoi que tu en dises, le monde a toujours été ce qu'il est ; il se suffit à lui-même et se gouverne seul.

— Même dans votre croyance, mon bon père, il me semble qu'on ne peut s'empêcher de confesser une Divinité qui préside à cet univers. Car, quand même le monde serait éternel, vous m'avouerez qu'il n'est pas immobile : la terre, par exemple, tourne autour du soleil, et la lune opère sa révolution autour de la terre; et cela dans un ordre si parfait, si uniforme, qu'il faut nécessairement que la force qui les ébranle soit intelligente. Ce banc où nous sommes assis pourra bien tomber de vétusté, mais jamais il ne changera de place de lui-même. Il doit en être de même du globe qui nous porte ; s'il s'ébranle, c'est qu'une main forte le met en mouvement,

et cette main doit être d'autant plus puissante que la masse qu'elle soulève est plus difficile à remuer.

— Dans le cas où il existerait une intelligence souveraine qui règlerait la marche de ce vaste univers, tu n'en serais guère plus avancée, ma fille, il te resterait encore à établir que ce Dieu s'occupe de nous.

— S'il s'en occupe ! il est impossible d'en douter. Considérez les animaux ; ils ne sèment point, ils ne récoltent point, et cependant aucun ne meurt de faim. Or, ne sommes-nous pas bien au-dessus des animaux ? Ne nous élevons pas, mon père, contre le cri de notre conscience ; tout ici-bas est plein de la Providence ; pour moi, du moins, je la trouve partout, dans le père qui prend soin de ma jeunesse, dans l'épi qui s'élance de sa tige, et jusque dans les pieds légers du cerf ou dans l'aile rapide de l'oiseau. »

Caroline avait prononcé ces dernières paroles avec l'accent de la conviction la plus intime, et le docteur ne jugea pas à propos

de prolonger davantage la conversation ; il vit sans doute qu'elle ne tournait pas assez au profit de ses doctrines ; il se leva donc et se promena seul dans la grande allée du jardin. Sa démarche était mal assurée, et son air paraissait rêveur. Quelquefois aussi il semblait mécontent ; était-ce de sa fille ? était-ce de lui-même ? C'est ce qu'il est impossible de dire.

Caroline ne semblait pas moins embarrassée de sa contenance. En vain elle jetait sur le visage de son père des regards inquiets, elle ne put jamais lire dans ses yeux l'effet des paroles qu'elle avait hasardées. Restant assise sur le banc, d'une main elle tenait un livre fermé, et de l'autre elle effeuillait une rose blanche, peut-être celle qui lui avait inspiré le début de sa conversation.

Mais le moment où on semble le plus silencieux, est souvent celui où le cœur dit le plus de choses. Sans doute, à cette heure de repos, l'âme du père et l'âme de la fille étaient fortement émues. Cette scène muette,

mais des plus expressives, eut enfin son dénouement. Le dîner sonna, on se rendit dans la salle à manger, la gaieté présida au repas, et le reste de la soirée se passa en conversations joviales et dans les épanchements d'une mutuelle amitié.



VII

Pendant que ce touchant entretien avait lieu sous la charmille de M. Gonsalve, une scène comico-tragique se jouait chez l'aubergiste du village.

Le docteur, étonné de la résignation héroïque de sa fille pendant ses jours de deuil, reconnaissait enfin que la religion servait à quelque chose; il disait même qu'il serait au désespoir d'ôter à sa Caroline des illusions qui la rendaient si heureuse; mais c'est à quoi se bornait en apparence son retour à de meilleurs sentiments.

Cependant, par déférence pour sa fille, M. Gonsalve n'insultait plus la foi de ceux qui venaient le consulter. C'était un scandale de moins pour le pays, et l'abbé Augé ne manqua pas d'en remercier le Ciel; un bon pasteur n'est jamais insensible au moindre amendement du pécheur... S'il pleure les iniquités d'autrui comme si elles étaient les siennes propres, il est aussi le premier à se réjouir quand il voit le mal refoulé dans la nuit impure d'où il est sorti.

Le valet Baptiste, comme nous l'avons dit, était un homme à prétentions; il se croyait participant de la science du docteur, par cela seul qu'il avait l'honneur de brosser ses habits; de plus, en sa qualité d'héritier-né de la garde-robe de M. Gonsalve, il pensa devoir s'emparer de sa chaire d'impiété, par la raison que celui-ci la laissait vacante. Le dimanche de la fête patronale, notre savant improvisé alla donc s'installer chez le cafetier de la paroisse, afin de parodier la religion de ceux au milieu desquels il se trouvait. Mais si l'audi-

toire, par crainte ou par déférence avait jusqu'alors supporté le maître, le valet ne put jouir des mêmes prérogatives.

Les vêtements de toile ou de bure sont moins souvent qu'on ne le pense le symbole de l'ignorance et de la grossièreté. Parmi les paysans, il en est chez qui l'esprit naturel et le bon sens suppléent largement au défaut d'éducation. Maître Michel était un de ces hommes estimables, dont le jugement sain ne se laissait imposer ni par le bruit ni par les injures.

Sa capacité, universellement reconnue, lui avait mérité la considération générale. Michel se trouvait ce jour-là au cabaret du *Romarin* quand Baptiste entra. Il ne put s'empêcher de sourire en l'apercevant, et alla même au-devant de lui et le pria de boire dans sa société. Après avoir vidé ensemble quelques verres, maître Michel entama les hostilités.

— Pourquoi donc, ami, dit-il à Baptiste, n'êtes-vous pas venu à la messe aujourd'hui? c'était grande solennité à l'église, on chômait la fête du patron. »

— Je ne crois pas à la messe, répondit Baptiste : la religion est bonne pour vous autres, il faut au peuple des superstitions ; mais pour nous, gens de qualité, nous sommes philosophes, nous connaissons trop bien l'origine des choses.

— Je ne savais pas, s'écria Michel, qu'on était homme de qualité quand on passait sa vie à cirer des bottes, et il est bon que vous appreniez, M. Baptiste, que les gens de qualité qui dédaignent la religion sont d'une très-mauvaise qualité.

Ce lazzi excita l'hilarité générale ; il n'y avait pas de discussion raisonnable possible avec un homme de la trempe de Baptiste, et le moyen le plus sûr de lui clore la bouche était de faire ressortir tout le ridicule de ses prétentions.

Les verres restaient pleins, et les jeux suspendus ; chacun était curieux de voir humilié l'orgueil du valet de chambre. Baptiste, désarçonné par cette réponse, qui avait mis les rieurs contre lui, essaya de donner quelques

mots d'explication; mais il s'embrouilla, et ses paroles se perdirent dans la confusion générale. Lucas, autre paysan fûté, prenant la parole :

« Quand je verrai votre maître, lui dit-il, je lui donnerai un conseil d'ami. Je l'engagerai à vous planter au milieu de son jardin botanique. Vous ne déparerez pas au milieu des simples. »

Le ridicule opère souvent de plus grandes merveilles que les meilleurs syllogismes du monde. Baptiste ne put se le dissimuler à lui-même; il vit que ses affaires prenaient mauvais cours, et s'il tenta d'ajouter un mot, ce fut moins pour chercher à reprendre le dessus que pour ne pas avoir la honte de rester court.

— La preuve, mes amis, s'écria-t-il d'une voix désespérée, la preuve que vous êtes des superstitieux, c'est que vous adorez tous des images et des statues. »

— Oh! oh! voilà qui est un peu violent, répondit Michel, je ne savais pas encore que

j'étais un idolâtre. Ecoutez, M. Baptiste, pour arriver au roi, il est bon auparavant de parler à ses ministres ; de même quand nous prions les saints, notre intention est seulement de les engager à nous recommander à Dieu, auprès de qui ils sont tout-puissants.

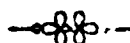
— En vérité vous êtes très-savant, mon cher Baptiste ! reprit Lucas.... permettez que je vous dise un mot tout bas : J'ai lu l'autre jour dans un gros livre qu'autrefois les Romains adoraient des oies : que n'êtes-vous venu au monde du temps des Romains, mon cher ami, de toutes parts on vous eût dressé des autels.

— Pour mon propre compte, ajouta un troisième interlocuteur, je pense que M. Baptiste sera immortel, car pour mourir il faut rendre l'esprit, et le moyen de le rendre quand on n'en a point ! »

Cette réflexion imprévue, et amenée à propos, excita dans l'assemblée une explosion de rires inextinguibles. Baptiste vit qu'il devenait le jouet de tout le monde, et il eut le malheur

de ne pouvoir retenir sa colère. Dans son emportement, il s'oublia au point de donner un soufflet à Lucas. La réplique ne se fit pas longtemps attendre. Lucas, irrité, se jette sur Baptiste et le terrase en un clin-d'œil ; puis, ajoutant la raillerie aux blessures : « Si j'avais l'honneur, dit-il, de servir un médecin, je me ferais très-volontiers casser la tête ou briser les côtes, puisque mon maître serait toujours là pour me raccommoder. »

Cette scène tragique fut le dénouement de la pièce. Le valet, maltraité, se releva tout sanglant et tout honteux. Il sortit avec la ferme résolution de ne plus recommencer ses prédications ; en cela il prit un excellent parti, car les esprits étaient très-peu disposés en sa faveur.



VIII

Depuis longtemps M. Gonsalve projetait un voyage chez un de ses amis, comme lui ancien serviteur de l'empire, mais plus que lui homme exemplaire et croyant. Les camps renferment quelquefois de fervents chrétiens. Ainsi que les princes de la terre, le Roi du ciel veut avoir des ambassadeurs partout. M. Hippolyte de Marcaugé avait été le représentant de Dieu auprès du bataillon qu'il commandait, comme Caroline était l'ange envoyée d'en haut pour le salut de son père.

Quand le docteur eut annoncé à sa fille qu'elle l'accompagnerait dans sa route, elle

remercia Dieu de cette résolution de son père qu'elle regardait comme une insigne faveur. Oui, ce fut un jour heureux pour Melle Gonsalve que celui où l'espérance lui fut donnée de revoir et ses *mères* bien-aimées et l'humble chambre qu'elle avait habitée pendant les plus belles années de sa vie. Car pour aller visiter M. de Marcaugé, il fallait passer par Paris, et l'on ne traverse jamais la capitale, quelque pressé qu'on puisse être, sans faire aux beaux monuments qu'elle renferme le sacrifice de quelques journées.

De leur côté, Baptiste et la cuisinière étaient enchantés de rester seuls à la maison. Ils se promettaient un ample dédommagement de la contrainte où ils se voyaient réduits depuis la malheureuse aventure des deux rouleaux d'or. Tout bas ils souhaitèrent un bon voyage au docteur et à sa fille, se promettant bien d'user largement de la liberté que leur absence allait leur procurer.

Quand M. Gonsalve entra à Paris, il y avait onze mois que Napoléon était à l'île d'Elbe;

aussi la capitale lui parut-elle vide de gloire. Après quelques larmes versées en l'honneur de l'exilé, le docteur voulut utiliser son séjour dans une ville qu'il revoyait peut-être pour la dernière fois ; il se rappela quelques anciens camarades du régiment et chercha à les joindre.

Caroline avait aussi des amies à voir ; elle obtint de son père la permission d'aller passer au couvent du Sacré-Cœur les huit jours qu'on devait demeurer à Paris. Son âme éprouvait le besoin de se retremper dans les exercices d'une retraite spirituelle, afin de se remettre un peu des secousses qu'elle avait éprouvées au milieu du monde.

Lorsque la fille de M. Gonsalve aperçut de loin la porte de la sainte maison où elle avait passé tant et de si heureux moments, elle fut transportée de la joie la plus douce. Ces portes lui semblaient être celles du ciel. Mais combien sa joie fut plus grande encore, lorsqu'il lui fut permis de se précipiter dans les bras des bonnes religieuses qui avaient travaillé

naguère à former son cœur à la vertu ! Cette entrevue fut des plus attendrissantes, tout le monde pleurait ; mais ces larmes qui tombaient des yeux étaient de ces larmes de délicieuses émotions, inconnues aux méchants.

On aime toujours à revenir à ses premiers goûts. Caroline demanda son ancienne cellule, et ce ne fut pas sans une vive émotion qu'elle en prit une seconde fois possession. Elle y retrouva le prie-Dieu sur lequel elle s'était si souvent prosternée, le Christ qu'elle avait chaque jour inondé de larmes d'amour, et le tableau de la Vierge Marie, sur lequel elle avait porté si souvent ses regards. Au pied de la Croix on goûte souvent une paix plus délicieuse qu'au milieu de toutes les joies du monde.

Le lendemain de cette journée, la nouvelle pensionnaire eut grandement lieu de s'applaudir de son séjour à la maison du Sacré-Cœur. Si le monde a ses fêtes, la religion a aussi ses solennités. C'était un jeudi soir, un archevêque devait donner le salut ; déjà

la petite cloche du couvent avait fait entendre sa voix argentine, et chacun se rendait à la chapelle dans le plus grand recueillement. Caroline ne fut pas la dernière ; par inadvertance et sans s'informer si son ancienne stalle était occupée, elle alla s'y placer, puis elle adressa au Dieu de son enfance une prière pleine d'onction.

« Je vous offre ma vie, ô mon Dieu, disposez-en, appelez-moi à vous, afin que je ne sois pas exposée à vous offenser sur cette terre d'exil... »

Le chant des prêtres vint interrompre la prière de la pieuse vierge. La règle commandait à tous les pensionnaires d'unir leurs voix à celles du chœur, et Caroline se rappela le bonheur qu'elle éprouvait naguère en prenant part aux louanges du Seigneur.

Pendant les chants qui accompagnaient la cérémonie religieuse, la fille de M. Gonsalve se crut un instant transportée dans les cieux ; tout autour d'elle transportait son imagination et son cœur. Ici reposait l'Agneau sans tache

sur un autel d'or ; là brillaient les flammes d'une foule de lampes qui inondaient le sanctuaire d'une clarté céleste. Les religieuses professes, avec leurs longs manteaux, représentaient les vingt-quatre vieillards en adoration perpétuelle ; les jeunes lévites qui balançaient l'encensoir figuraient les séraphins, et les longues files de pensionnaires, vêtues de blanc, semblaient le chaste troupeau des vierges.

Huit jours passés dans ce saint asile parurent bien courts à la fille de M. Gonsalve. Cependant sa permission était expirée, il lui fallait retourner vers son père, elle le trouva chez M. de Hautefeuille, capitaine d'artillerie en retraite. C'était un samedi soir, tout le monde se trouvait alors réuni au salon. La fille de M. de Gonsalve fut reçue par l'ami de son père avec la plus grande démonstration d'amitié.

Quand la soirée fut terminée, et que les invités se furent retirés, M. de Hautefeuille se donna tout entier à son hôte et à sa fille.

La conversation fut vive et intéressante : on parla guerre, campagnes ; on rappela les vieux souvenirs ; puis on régla l'emploi de la journée du lendemain dimanche, qui devait être le terme du séjour de M. Gonsalve à Paris. On projeta de se lever à huit heures, de visiter dans la matinée les Tuileries, le Palais-Royal et les Invalides ; puis, après le déjeûner, on devait aller successivement au Musée, à la Bibliothèque et à la colonne de la place Vendôme.

Lorsque tout fut ainsi arrêté, Caroline prit la parole.

« Comment, messieurs, dit-elle, vous ne me donnerez pas seulement une petite heure pour aller à la messe ?

— Oh ! ma bonne enfant, répondit M. de Hautefeuille, quand on est à Paris, c'est pour se promener, on n'a pas le plus petit instant à perdre.

— Je ne sache pas, répliqua Caroline, que ce soit du temps perdu que d'aller faire une visite à Dieu. Vous disiez tout à l'heure,

avec mon père, que l'empereur était adoré de ses soldats, que toutes les troupes étaient électrisées par sa présence, et que c'était un honneur de se faire tuer à son service. Dieu n'est-il pas encore mieux notre souverain que n'était Napoléon? pourquoi donc rougirions-nous de le servir? Turenne ne venait-il pas de communier lorsqu'un boulet de canon l'enleva à la terre? et l'empereur lui-même oublia-t-il une seule fois de faire chanter le *Te Deum* lorsqu'il remportait une victoire? Quant à moi, messieurs, je ne vois pas pour quelle raison le Maître du souverain ne serait pas celui du soldat.

— Oh! oh! mademoiselle, s'écria M. de Hautefeuille, vous prenez les choses au sérieux...

— Prenez garde à vous, dit le docteur; car, mon cher ami, si vous voulez causer religion avec ma fille, vous ne serez par le vainqueur,

— Mais, mademoiselle, reprit M. de Hautefeuille, est-ce donc un si grand péché de

manquer à la messe ? Dieu est bon, il ne nous a pas créés pour nous damner.

— Mais, répartit Caroline, l'empereur était bon, cependant il ne récompensait pas les mauvais soldats. Dites-moi, messieurs, si au lieu de faire votre devoir, vous aviez fui lâchement sur le champ de bataille, la croix des braves brillerait-elle en ce moment sur votre poitrine ?

— Nous irons à la messe lundi, dit M. de Hautefeuille.

— Ce n'est pas lundi qu'il faut y aller, messieurs, c'est demain. Lorsque l'empereur annonçait une revue, vous eussiez certainement puni le soldat qui se serait dispensé de paraître sous les drapeaux et qui eût remis la chose au lendemain : eh bien, le dimanche est le jour choisi par le Roi du ciel pour passer la revue de ses armées. A moins de fouler aux pieds les lois sacrées de la discipline, il ne nous est pas possible de manquer au rendez-vous.

— Je suis battu, je me rends, s'écria

M. de Hautefeuille ; demain nous commencerons par aller à la messe, nous l'entendrons à Notre-Dame.

— A la bonne heure, répondit Caroline ; vous ne vous repentirez certainement pas d'avoir bien commencé la journée.

Le lendemain on alla effectivement à la messe à Notre-Dame. Ce fut, il est vrai, plutôt par déférence pour Caroline que par une vraie dévotion ; mais la fille de M. Gonsalve n'en fut pas moins réjouie. C'était déjà une grande victoire remportée sur l'incrédulité de son père, que de le faire entrer dans une église ; ce premier pas fait, on pouvait espérer de lui quelques nouvelles concessions. Pendant tout le reste de la journée, on remarqua sur le front de Caroline les signes d'une joie inaccoutumée. L'intéressante enfant n'avait pas la puissance de cacher par une volonté ferme les impressions de son cœur ; quand elle avait des peines, ceux qui l'approchaient voyaient couler ses larmes ; de même, quand elle était joyeuse, tout le

monde était témoin de l'aimable sérénité de son visage.

Avant d'accompagner M. Gonsalve au château de Montréal, revenons quelque temps à ses domestiques.

Baptiste, comme nous l'avons vu, n'avait pas réussi dans ses derniers essais de propagande impie. Cependant, pour avoir éprouvé un échec, il ne regardait pas la victoire comme perdue. Les hommes, quelque peu entreprenants, trouvent toujours les moyens de relever leur drapeau. Voici la nouvelle marche que suivit le valet du docteur pour faire triompher plus heureusement ses impiétés : il tenta le prosélytisme à domicile ; chaque soir il allait s'installer dans la demeure de quelque pauvre villageois, et là il discourait d'autant plus habilement qu'il n'avait rien à redouter de ses auditeurs. Mais maître Michel le suivait à la piste, et il brûlait du désir de se mesurer une seconde fois avec lui.

Maître Michel avait ses entrées libres par-

tout. Un soir donc qu'il savait que Baptiste était à souper chez une veuve qui réunissait une assez belle fortune à beaucoup de simplicité, il entra, sans plus de cérémonie, dans le fournil de la maison ; une énorme volaille était alors à la broche.

« Vous avez donc compagnie ? dit-il à la servante en feignant un air étonné.

— Notre maîtresse, répondit cette dernière, a invité M. Baptiste à souper ; il est venu lui donner des nouvelles de son maître.

— Baptiste a l'air de causer bien sérieusement, reprit Michel.

— Je ne sais ce qu'il conte à notre maîtresse, répliqua la servante, je crois qu'il veut l'ensorceler. Depuis une heure il lui soutient qu'elle n'a point d'âme. Au surplus nous pouvons écouter. »

Michel et la cuisinière s'approchèrent en silence de la porte de la chambre, et ils entendirent ces mots sortir de la bouche de Baptiste.

« Oui, maîtresse, croyez-moi sur parole,

nous n'avons point d'âme. Il n'y a aucune différence entre nous et ce poulet que je découpe : car, si dans ce pays les hommes mangent les animaux, dans d'autres les animaux mangent les hommes, c'est à charge de revanche.

— Par tous les diantres, dit Michel à voix basse, Baptiste est un fou, ou je ne m'y connais pas ; il faut que je le mette quelque peu à la raison. »

Il pria la servante d'appeler sa maîtresse, feignant d'avoir quelque chose de particulier à lui communiquer. Lorsque la veuve parut, Michel lui fit signe de parler bas ; puis, sans communiquer son dessein à personne, il prit son chien à brassée, alla le placer à table en l'asseyant sur le fauteuil même que la veuve venait de quitter, et le fit dîner dans la société de Baptiste.

Le valet du docteur demeura sans parole et presque sans sentiment à la vue de Michel. Il n'eut ni la force de crier à l'insolence, ni celle de déserter la partie. La veuve voulut

prendre la défense de son hôte, mais Michel l'apaisa bientôt.

— Dame, lui dit-il, Baptiste n'a pas d'âme, en conséquence il se plaît beaucoup mieux avec médor qu'avec vous, et loin de blâmer ma démarche, je suis sûr qu'il en est tout réjoui au fond du cœur, puisque je le fais dîner dans la compagnie de ceux de son espèce. »

Baptiste s'aperçut que ses affaires prenaient encore une mauvaise issue. Il se leva et disparut sur-le-champ. La veuve prit la chose assez plaisamment ; elle garda Michel et voulut qu'il se mît à table à côté d'elle. On mangea du meilleur appétit, le dessert fut des plus joyeux ; on rit à gorge déployée aux dépens du fuyard, et l'on porta plusieurs toasts à sa santé.



IX

Le château de Montréal, situé sur le penchant d'une colline, offrait un coup-d'œil imposant. C'était un débris des temps antiques. Son donjon plombé dessinait une masse d'ombre sur l'azur du ciel, et ses créneaux se réfléchissaient dans l'onde des fossés qui formaient autour une double ceinture.

A droite du château on apercevait çà et là quelques chênes séculaires, respectables restes d'une antique futaie; à gauche se déployaient de magnifiques jardins échelonnés en amphithéâtre le long de la colline.

C'est là que M. Gonsalve et sa fille arri-

vèrent le 10 mars 1815. Les voyageurs furent reçus à bras ouverts par les amis qui les attendaient depuis longtemps avec impatience.

M. Hippolyte se réjouissait de renouveler connaissance avec le célèbre docteur qui lui avait extrait une balle de la poitrine sur le champ de bataille de Friedland. Mme Hippolyte, de son côté, n'était pas moins satisfaite de voir Caroline qu'elle se plaisait à appeler sa fille, surtout depuis la mort de Mme Gonsalve. Plus d'une fois elle était allée la visiter au couvent du Sacré-Cœur. Là elle avait appris à l'aimer ; aussi c'était pour elle un jour de fête de la recevoir dans sa maison.

Caroline, de son côté, connaissait la piété solide et éclairée de ses hôtes; elle se trouvait au comble du bonheur de pouvoir passer quelques jours heureux dans une aussi bonne société, et elle espérait que le séjour de Montréal, où l'on ne rencontrait que sujets d'édification, ne serait pas infructueux pour le retour de son père à la foi.

M. Hippolyte de Marcaugé, depuis qu'il

s'était retiré du service, avait tourné ses pensées et son goût pour les arts vers la religion. Une magnifique chapelle s'était élevée comme par enchantement à côté de son château. Lui-même en avait été l'architecte, et il avait été très-heureusement inspiré, puisque, en pénétrant dans ce magnifique sanctuaire, on s'écriait involontairement : « C'est vraiment ici la maison de Dieu ! »

L'autel était dédié à la Mère du Sauveur. Cette consécration n'avait point été sans motif. M. Hippolyte, pendant ses trente années de service, ou plutôt de combats journaliers, avait toujours porté sur lui une image de la sainte Vierge, avec la confiance que cette image serait sa sauve-garde au milieu des dangers qui l'environnaient de toutes parts. Sa tendre dévotion ne fut point trompée. Tous ses camarades succombèrent successivement ; lui seul demeura sain et sauf et revit sa patrie.

La vie journalière de M. et de Mme Hippolyte était extrêmement régulière. Il y avait chez eux un règlement obligatoire pour tout le

monde. On se levait à six heures, puis on se rendait à la chapelle pour la prière du matin qui était immédiatement suivie de la messe. Les domestiques, les ouvriers qui étaient occupés au service de la maison, venaient prendre part à ces exercices religieux. « En apprenant à mes gens à servir Dieu, disait habituellement M. de Marcaugé, je leur apprends par là même à m'être fidèles. »

Les amis qui venaient visiter Montréal se pliaient au régime de la maison : non que M. Hippolyte leur en fit une loi; mais en le voyant, lui et sa femme, se rendre à la chapelle matin et soir, aussitôt que la clochette annonçait la prière, il eût été inconvenant de ne pas les y suivre. Il y a d'ailleurs une règle de politesse qui nous oblige d'entrer dans les vues de ceux qui nous font l'honneur de nous recevoir sous leur toit; et comme M. Gonzalve, en sa qualité de militaire, tenait fort à l'étiquette, il n'hésita pas de suivre son ami partout où il lui plut de le conduire. Il n'omit ni une prière, ni une messe, ni un sermon.

Le lecteur ne sera pas fâché de connaître la pieuse industrie de M. Hippolyte pour gagner à Dieu les âmes de ses anciens compagnons d'armes. D'abord il avait décoré sa petite chapelle le plus magnifiquement possible, afin d'éveiller la curiosité de ceux qu'il recevait chez lui. Ensuite les ornements qui servaient à la célébration des saints mystères étaient d'une magnificence épiscopale; on ne se déplaît jamais là où l'admiration est tenue captive. Enfin le chapelain du château, qui entrait toujours dans les vues du maître de la maison, avait soin de préparer, selon les circonstances, quelque instruction solide sur les plus grands mystères de la foi, de sorte que des hommes incrédules et impies supportaient volontiers une messe et un sermon au château de Montréal; ce qu'ils n'auraient jamais voulu faire chez eux à quelque prix que ce fût.

Après quelques jours passés à Montréal, Caroline ne reconnaissait plus son père. Elle le crut même entièrement changé. Au premier coup de cloche, il se levait, puis venait

fidèlement présenter son bras à Mme Hippolyte pour la mener à la prière. Il ne cessait en toute circonstance de s'extasier sur la dignité avec laquelle le service divin se célébrait dans la chapelle de son ami, et à table il semblait causer de préférence avec le chapelain qu'on avait tout exprès placé à ses côtés.

Le chapelain était un homme plutôt mûri par l'étude que par les années. Sa parole douce, ses manières de bonne compagnie, prévenaient en sa faveur. La vivacité de son esprit intéressait tous ceux qui l'approchaient; son souverain bonheur était de gagner des âmes à la vérité, et l'on peut dire à sa louange que ses efforts étaient souvent couronnés du plus heureux succès. Lorsqu'il se fut lié un peu avec son voisin de table, il chercha de suite à faire tomber la conversation sur quelque sujet religieux. D'abord le docteur déclina sa compétence; mais cette réserve ne put durer longtemps. Une circonstance des plus ordinaires fournit la matière de la plus intéressante discussion.

C'était un soir. On se promenait dans le petit bois qui servait d'ombrage au château; quelques fragments d'ossements se trouvèrent épars sur le sable de la grande allée. Le docteur les ramassa, et les ayant examinés avec attention, il déclara qu'ils étaient les débris d'un squelette humain.

« En ce cas ils sont respectables, repartit vivement le chapelain, car un jour ils reprendront la vie qu'ils ont perdue.

— Est-ce sérieusement, M. l'abbé, que vous parlez ainsi? répliqua le docteur.

— Mais plutôt, est-ce sérieusement, docteur, que vous m'adressez cette observation? continua le chapelain.

— Quelque effort que je fasse, monsieur, je ne puis croire à la résurrection des morts. Dire que nos corps, après leur destruction absolue, doivent reparaître de nouveau, ce dogme me semble absurde. Il ne suffit pas d'inventer de belles théories, il faut avant tout qu'elles soient conformes à la raison; autrement l'esprit humain en fera promptement justice.

— Voyez, docteur, comme les intelligences se ressemblent peu. Ce qui vous paraît si intolérable me semble la vérité la plus conforme aux désirs du cœur. Vous aimez donc bien peu votre corps, monsieur, pour ne plus vouloir de lui après la mort; pour moi, je ne suis pas aussi désintéressé.

— Les désirs du cœur, M. l'abbé, sont dignes du plus bel avenir, je le reconnais; mais, après tout, ils n'influent nullement sur nos destinées. Que de malheureux soupirent après la fortune, sans que la fortune daigne leur accorder la moindre de ses faveurs! Que de moribonds réclament à grands cris la santé, sans qu'il leur soit possible d'obtenir du destin une seule heure de vie!

— Ce n'est point ici-bas, docteur, que nous devons rencontrer la félicité que réclament les désirs de notre cœur, la Providence nous condamne tous à mourir; que servent la fortune, les honneurs, les longs jours, puisqu'il nous faudra tout quitter? Le plus sage des hommes est celui qui ne cherche pas

à se plaire dans l'exil. Ce n'est qu'après la mort que commenceront les destinées de notre glorieux avenir ; une fois de retour dans la vraie patrie, alors seulement nous verrons que notre cœur ne nous trompait pas en soupirant après le bonheur. Mais revenons à notre sujet. Vous m'avez dit, monsieur, que la doctrine de la résurrection des morts vous paraissait déraisonnable, pourriez-vous me donner quelques preuves à l'appui de votre sentiment ?

— Très-volontiers, mon cher abbé, et certes l'on peut dire beaucoup de choses contre les croyances résurrectionnelles.

» Et d'abord vous reconnaîtrez avec moi que le corps humain, aussitôt après la mort, subit l'une de ces trois métamorphoses :

» Où il est enseveli dans le tombeau, alors il devient pourriture.

» Où il est consumé par le feu, alors il devient cendre.

» Où il est dévoré par les animaux, alors il devient excrément.

» Dans tous ces cas les parties charnues et osseuses disparaissent et perdent leur nature, les autres formes qu'elles reprennent subissent elles-mêmes mille modifications et mille changements. Or, un corps qui cesse d'être absolument, et dont les éléments constitutifs sont détruits, pourra-t-il jamais redevenir identiquement le même? Pour moi je m'élève de toutes mes forces contre une pareille absurdité.

— Vos paroles, monsieur, sont loin d'être exactes. Sans être initié comme vous aux mystères de la science médicale, j'espère cependant répondre à votre objection d'une manière satisfaisante.

» D'abord, selon ma pensée :

» Le cadavre qui est enseveli dans un tombeau devient pourriture, c'est-à-dire terre.

» Le cadavre qui est consumé par le feu devient cendre, c'est-à-dire terre.

» Le cadavre qui sert de nourriture aux carnivores devient excrément, c'est-à-dire terre.

» Donc, dans quelque cas que ce soit, nous devenons terre après notre mort.

» Maintenant, un cadavre, pour être devenu terre, a-t-il perdu pour cela ses éléments constitutifs? et ne peut-il pas redevenir un jour le même sous la main puissante de Dieu? c'est ce qu'il nous faut examiner ici.

» Le cadavre qui devient terre, loin de perdre ses éléments constitutifs, ne fait au contraire que rentrer dans sa condition première. Oui, monsieur, nos corps, tout merveilleux qu'ils paraissent pendant qu'ils sont placés sous l'influence de la vie, n'en sont pas moins une poignée de terre. Ils ne peuvent nier leur mère commune, ils ont trop souvent besoin d'elle. C'est la terre qui les porte, c'est elle qui les nourrit, c'est elle qui les conserve. Chaque jour la terre nous donne ses sels pour durcir nos os, ses sucs pour entretenir nos chairs, et ses gaz pour rougir la masse de notre sang; puisque c'est la terre qui nous fait ainsi tout ce que nous sommes, n'a-t-elle pas droit de nous revendiquer comme ses enfants? et nos corps, en lui rendant leur poussière, que font-ils autre chose si ce n'est

de rentrer dans leur condition première? J'avais donc raison de vous dire, docteur, qu'un corps humain qui se décompose ne perd point ses éléments constitutifs.

» D'un autre côté, je pense qu'un corps qui a été réduit en poussière peut très-bien redevenir identiquement le même. Le miracle de la réparation du genre humain me semble beaucoup moins grand que celui de sa création. Pourquoi la main, qui, dans le principe, a tiré le corps de l'homme du sein de la terre, ne pourrait-elle plus pétrir une seconde fois cette même poussière et l'animer de nouveau? Disputerez-vous à Dieu cette puissance?

— Votre réponse serait bonne, monsieur, dit le docteur d'un ton solennel, si la poussière des tombeaux n'était jamais troublée. Mais vous le savez, les morts n'attendent pas en paix l'heure de la résurrection. On exhume le père pour ensevelir le fils, on jette aux vents la cendre des criminels; et le ventre d'un requin sert souvent de tombeau à l'infortuné matelot. Dites-moi, monsieur, comment

démêler, du milieu de cette confusion générale, la poussière du premier habitant de l'univers?

— Sans doute, monsieur, répondit le chapelain, il serait très-difficile à notre pauvre intelligence de retrouver aujourd'hui les cendres du premier habitant de l'univers; mais Dieu accomplira ce travail sans le moindre effort. N'oublions pas que la matière est placée tout entière sous l'influence de la Divinité; les molécules des corps, qui sont perdues pour nous, ne sont pas même égarées par rapport à Dieu; il ne les perd jamais de vue, quelque route qu'elles prennent dans les révolutions du globe.

» Oui, docteur, l'univers est entre les mains de Dieu, comme serait un bol médicinal entre les vôtres. Après avoir analysé une potion quelconque, vous nous diriez, sans hésiter, les bases de sa composition; vous enlèveriez au besoin les sels ou les poisons des breuvages dans lesquels ils auraient été dissous. De même au jour de la résurrection Dieu saura soulever la terre, la décomposer et dire : « Voici la poussière d'Adam, voici celle d'Eve, voilà

celle de chacun de leurs enfants ; et s'il lui plaît de souffler sur toutes ces poussières pour les animer de nouveau, vous verrez que chaque partie saura bien se réunir pour former le corps auquel elle aura appartenu.

— Tout cela, mon cher abbé, me semble admirablement dit, et je me rangerais volontiers de votre côté, si je n'étais retenu par une difficulté d'un tout autre genre. Comment, en effet, concilier la résurrection des corps avec les enseignements des sciences naturelles. Le dogme catholique nous révèle que nous ressusciterons avec nos *mêmes corps*, et la physiologie nous apprend que nos corps se renouvellent tous les sept ans ; lequel de cette multitude de corps recouvrerons-nous ? expliquez-moi ce mystère, je vous en prie.

— Je ne savais pas, répliqua le chapelain en laissant un léger sourire courir sur ses lèvres, je ne savais pas que la physiologie enseignât une semblable absurdité.

» D'abord, quand même ce fait serait réel, la foi chrétienne n'en souffrirait nullement ;

car il suffirait que Dieu nous donnât à la résurrection un de nos anciens corps, pour qu'il fût vrai de dire que nous reparaîtrons un jour avec nos mêmes corps.

» Mais, Monsieur, le fait que vous mettez sur le compte de la physiologie est loin d'être réel ; j'ignore même si cette science vous saura bon gré des enseignements que vous lui prêtez.

» S'il était vrai que le corps humain se renouvelât tous les sept ans, il me semble que les parties retranchées de ce même corps devraient se reproduire, que les cicatrices imprimées sur la chair disparaîtraient peu à peu, et que, par exemple, le tatouage dont nos soldats se chamarrent les membres s'enleverait nécessairement à la fin d'une période de sept années. Mais il est loin d'en arriver ainsi. Le soldat qui a laissé une de ses jambes à Marengo est obligé de la remplacer par une autre de bois ; le forçat qui a été marqué du fer rouge ne peut se débarrasser en aucun temps de cette honteuse flétrissure ; et l'Américain emporte dans la tombe les figures d'oiseaux

et des bêtes féroces qu'il s'est imprimées sur le visage et sur les membres. »

Après cette réplique, le docteur demeura muet ; le chapelain s'aperçut de sa confusion ; et, en homme habile, il changea tout à coup le sujet de la conversation. Il pensait qu'il était excellent de convaincre ses adversaires, mais qu'il n'était pas permis de les humilier. Quand la promenade fut terminée, on rentra au salon, où plusieurs tables de jeu attendaient la société. Le chapelain, pour ôter toute rancune de l'esprit de son antagoniste, lui porta un défi aux échecs et se fit battre par lui quatre fois de suite.

CAROLINE

CAROLINE

OU

INFLUENCE DE LA CANDEUR ET DE LA PIÉTÉ

TROISIÈME ÉDITION.

Rien n'est comparable à l'âme d'une femme
vertueuse et bien instruite dans la religion.
Eccli. xxvi. 18.

DEUXIÈME PARTIE.

LILLE
L. LEFORT, IMPRIMEUR - LIBRAIRE
MDCCCLX



CAROLINE

X

A Montréal, les jours se passaient sans nuages; aussi paraissaient-ils bien courts à tout le monde.

La quinzaine que le docteur devait donner à son ami était déjà bien avancée. On commençait même à parler du départ. Caroline en était affligée, elle se trouvait si heureuse dans la société des nobles hôtes! Toutefois, afin d'utiliser le temps qui restait encore,

elle pria le chapelain de ne pas quitter son père et, dans ses conversations avec lui, de toujours aborder quelques sujets religieux. Le chapelain devait être Josué. Son rôle était de combattre dans la plaine. Pour Caroline elle élevait comme Moïse ses mains au ciel et priait pour obtenir la victoire.

M. Hippolyte, homme fertile en ressources, s'il en fut jamais, voulut utiliser les quelques jours que le docteur avait encore à lui donner. Il parla d'un voyage à la ville voisine qui offrait un ou deux monuments remarquables. La proposition fut acceptée avec empressement, et l'on monta sur-le-champ en calèche; c'était un vendredi matin.

Le trajet fut des plus heureux. Lorsqu'on fut arrivé, M. de Marcaugé commanda un déjeûner maigre, et en attendant qu'il fût servi, on fit un tour de promenade. Le chapelain marchait en avant avec le docteur, le reste de la société suivait par derrière. Quoique Mme Hippolyte s'efforçat de dire mille choses agréables à sa jeune amie, celle-ci paraissait

bien plus attentive à la conversation du chapelain avec son père qu'aux paroles qu'on lui adressait. Un moment les gestes du docteur s'animèrent, sa parole devint haute, et son front se rida. M. et Mme Hippolyte s'en aperçurent; ils s'avancèrent aussitôt et se constituèrent témoins de ce duel de nouveau genre.

Le docteur soutenait l'attaque. « Oui, monsieur, je vous le répète, disait-il au chapelain, un précepte de l'Eglise que je trouve peu sage est celui qui commande à tous les chrétiens de jeûner et de garder l'abstinence pendant tout un carême. Cette loi est barbare, elle ruine les tempéraments.

— Oh! oh! docteur, vous attaquez bien vivement le carême, répondit le chapelain; si l'abstinence est si fatale au corps humain, pourquoi donc mettez-vous tous vos malades à la diète? Prenez garde à vous, monsieur, bientôt vous allez me faire croire que c'est de propos délibéré que vous tuez les gens.

— Vous voulez plaisanter, mon cher abbé,

répliqua le docteur ; mais toujours est-il qu'il y a cette différence entre l'Eglise et la médecine, savoir, que l'une prescrit l'abstinence pour détruire la santé, tandis que l'autre ordonne la diète pour la rétablir.

— J'ai l'honneur de vous faire observer, monsieur, répartit le chapelain, que l'Eglise n'est pas aussi marâtre que vous le supposez, son intention n'a jamais été d'imposer à ses enfants un joug intolérable. La preuve en est dans les dispenses qu'elle donne. Du reste, vous ne pouvez contester que les mortifications qu'elle prescrit sont très favorables à la santé, bien loin de lui être nuisibles. Savez-vous, docteur, où l'on trouve les plus grands exemples de longévité? C'est à la Trappe et chez les Chartreux. Dans ces monastères, où l'on jeûne tous les jours de l'année, où l'on s'exerce à avoir grand froid en hiver et grand chaud en été, où l'on se lève toutes les nuits pour chanter matines, c'est là, monsieur, que vous trouverez des bras nerveux, des santés robustes et des hommes centenaires.

Ces prodiges ne sont pas nouveaux : les Paul, les Antoine et tous les anachorètes de la Thébaïde qui ne se nourrissaient que de racines vivaient chacun leur siècle.

» Mais, docteur, pour vous parler un langage que vous comprendrez mieux, je vous prie de rappeler à votre mémoire les expériences qu'un très-célèbre médecin fit sur lui-même. M. Dodart, membre de l'Académie de médecine, se pesa, le premier jour de carême, puis vécut pendant la sainte quarantaine comme un saint du douzième siècle, ne faisant qu'un seul repas fort léger sur les cinq heures du soir. A la fin d'une pareille pénitence, notre académicien se pesa de nouveau : il avait, il est vrai, perdu la quatorzième partie de sa substance; mais une fois Pâques venu, cinquante jours lui suffirent pour revenir à son premier état. Voilà le seul danger que pourraient courir ceux qui pratiquent les mortifications de l'Eglise.

» J'irai encore plus loin, docteur : non-seulement le carême ne détruit pas la santé,

mais je prétends au contraire qu'il lui est très-salutaire. Car remarquez : à quel temps de l'année l'Eglise a-t-elle placé ses quarante jours d'abstinence ? Au printemps , n'est-ce pas ? Or, quel est l'état du corps humain à cette époque ? Vous le savez, monsieur : au printemps, le corps éprouve une fermentation très-active. La masse du sang est plus agitée, et le système nerveux plus irritable. Au printemps , les phases du règne animal sont les mêmes que celles du règne végétal : tout est en travail chez nous comme dans la nature. Or, n'est-ce pas vouloir se rendre malade que d'user d'aliments solides et succulents à une époque où nous éprouvons tous une surabondance de santé ?

» Ces faits que je vous cite sont, monsieur, d'une vérité incontestable. Tous les traités d'hygiène nous enseignent qu'au temps des premières chaleurs de l'année, il faut saigner les épileptiques, prescrire la diète aux tempéraments sanguins, et purger les flegmoneux.

» Croyez-moi , docteur , conseillez à vos

clients de faire leur carême, et vous verrez qu'ils n'auront plus si grand besoin de saignées et de purgatifs. »

M. Gonsalve n'insista pas davantage, il reconnut que le chapelain n'était pas homme à lâcher pied. Pour M. Hippolyte, comme il était d'un caractère très-gai, il ne put s'empêcher de plaisanter le docteur.

« Hé bien, ami, lui dit-il, que pensez-vous de mon chapelain? Je suis sûr que s'il vous avait encore huit jours, il vous rendrait fervent catholique. »

Le docteur sourit ; puis, tirant sa montre, il fit observer à M. Hippolyte qu'il était temps d'aller du côté du déjeûner.

Cette journée, qui commença sous les plus heureux auspices, faillit avoir une fin tragique.

A côté de la table où déjeûnaient M. Hippolyte et sa société, était une autre table occupée par des commis-voyageurs et des habitués de l'hôtel. Ceux-ci, en dépit des préceptes de l'abstinence, s'escrimaient à qui

mieux mieux sur un énorme jambon. Lorsque le vin eut un peu échauffé la tête de ces messieurs, plusieurs d'entre eux se permirent quelques personnalités assez déplacées. M. Hippolyte ne voulait pas répondre, parce qu'il n'était pas sûr que la critique s'adressât à lui, mais on lui fournit bientôt l'occasion de n'en plus douter.

« Nos voisins de table, dit un jeune homme à longue barbe, ont sans doute peur d'aller en enfer, car ils préfèrent la carpe au jambon. »

A peine ces mots furent-ils tombés de la bouche du commis-voyageur, que M. Hippolyte se leva, et jetant un regard de mécontentement sur celui qui l'avait si insolemment apostrophé.

« Monsieur, lui dit-il, je vous reconnais, moins qu'à tout autre, le droit de contrôler mes actions. Je portais l'épaulette avant que vous fussiez né : à Austerlitz, à Iéna, à Friedland, mon nom fut mis à l'ordre du jour ; à Lutzen, c'est moi qui commandait la poignée de lanciers qu'avaient respectés les frimas du

Nord, et qui marchais à leur tête sur les vieilles bandes russes et prussiennes. En servant les princes de ce monde, je n'ai pas oublié le service d'un autre maître, du Roi du ciel, et comme je ne sais pas ce que c'est que remplir une consigne à demi, je veux observer la loi de Dieu dans toute sa plénitude. Cette même loi, monsieur, m'ordonne de vous pardonner votre insolence. »

Ces paroles étaient écrasantes, aussi le coupable gardait-il honteusement le silence. Un vieil officier en bourgeois se leva vivement, et s'adressant à M. Hippolyte,

« Monsieur, lui dit-il, je vous remercie au nom de mes camarades de table, de la leçon que vous venez de donner à ce jeune homme, il la mérite. Et moi aussi, monsieur, j'ai suivi dans le Nord les aigles de l'empire, et moi aussi j'ai combattu à Lutzen, à Friedland; mon nom fut mis aussi à l'ordre du jour ; je n'étais alors que sergent de la garde impériale. Un capitaine de lanciers fut atteint d'une balle dans une charge brillante, il tomba de

cheval en s'écriant : « Lanciers, vengez-moi ! » Je pris ce brave sur mes épaules, et en dépit de la mitraille, je le conduisis à l'ambulance ; l'empereur fut témoin de mon dévouement, il détacha sa croix pour me la donner et me nomma sous-lieutenant de grenadiers.

— Admirable rencontre ! s'écria M. Hippolyte, c'est moi qui vous suis redevable de la vie : l'officier de lanciers que vous avez ramassé sur le champ de bataille à Friedland, c'est moi-même, capitaine ; embrassons-nous ! »

Des larmes d'attendrissement tombaient des yeux des deux vieux serviteurs de l'empire, et tous ceux qui étaient présents n'étaient pas moins émus.

Alors le capitaine se tournant vers l'imprudent babillard : « Monsieur, lui dit-il, hâtez-vous de faire vos excuses au brave que vous avez si indignement outragé. »

Le jeune homme acquiesça sur-le-champ, il pria M. de Marcaugé d'oublier les paroles désagréables qu'il lui avait adressées ; et, comme

il s'acquitta de ce devoir de la meilleure grâce du monde, M. Hippolyte, qui avait une belle âme, dit au capitaine : « Capitaine, les excuses que vient de me faire Monsieur me paraissent satisfaisantes, je lui pardonne; » et, se tournant vers le jeune homme, il lui donna l'accolade militaire; puis on vida quelques bouteilles de champagne en portant un toast à l'oubli de tout ce qui s'était passé.

Le soir toute la société monta en voiture, le capitaine fut de la partie; il vint passer quelques jours à Montréal, et M. Hippolyte n'oublia rien pour se montrer magnifique et reconnaissant envers son généreux ami.

XI

Le château de Montréal, toujours si gai, paraissait encore plus brillant qu'à l'ordinaire.

M. de Marcaugé, pour donner un dernier gage d'amitié à son ancien compagnon d'armes, avait invité, en son honneur, tous les amis du voisinage. Jusqu'ici, aucune journée n'avait été aussi joyeuse. Après le dîner, on fit un tour de promenade dans le bois, on rentra au salon. Alors Mme Hippolyte pria la fille de M. Gonzalve de toucher le piano. Caroline obéit; que n'eût-elle pas fait pour plaire à celle qu'elle aimait de toute son âme? elle

chanta, en s'accompagnant sur l'instrument, quelques couplets d'adieu qu'elle avait composés tout exprès pour ses nobles hôtes. La musique fut trouvée très-bonne, et la voix charmante.

I

Je vois là-haut sur la colline,
Auprès d'un bois mystérieux,
Un vieux château qui se dessine
Sur le fond azuré des cieux;
De ses donjons la flèche aiguë
S'élance svelte dans les airs,
Et ses grands chênes, dans la nue,
Vont cacher leurs fronts toujours verts.

II

O Montréal, sous les ombrages
De tes forêts et de tes tours,
Semblables à de blancs nuages,
Les ans glissent comme des jours;
Tu t'élèves, royale tige,
Au milieu des bois et des champs!
Autour de toi tout est prodige,
Tout, excepté mes faibles chants.

III

Oiseau de passage, mon aile
T'effleure à peine.... Il faut partir;
Mais dans mon cœur toujours fidèle
Est gravé ton doux souvenir.
Heureux séjour, demeure sainte,
Souris à mon plus cher espoir;
Adieu... Non... quittant ton enceinte,
On ne peut que dire : Au revoir!

M. Gonzalve avait ignoré jusque-là le talent de sa fille; aussi ne fut-il pas un des moins surpris d'entendre une mélodie si délicieuse. Par modestie, il n'osa unir ses applaudissements à ceux du cercle; mais, au fond de son âme, il savourait à longs traits les éloges que chacun s'empressait de donner à sa Caroline. Tous les parents ont le cœur de Cornélie. Ils sont plus avides de gloire pour leurs enfants que pour eux-mêmes.

Cette voix pure et innocente, que rien ne semblait devoir interrompre, fut cependant troublée par une nouvelle des plus inatten-

dues. Un valet de chambre, envoyé à la ville voisine pour chercher les journaux, rapporta que Napoléon s'était échappé de l'île d'Elbe, et qu'il marchait sur Paris à la tête d'une formidable armée. Ces mots jetés dans le salon, sans autre préambule, produisirent un effet magique. Le silence le plus profond succéda tout-à-coup à l'agitation la plus bruyante ; M. Hippolyte et ses amis semblaient privés de leurs sens. Après quelques instants donnés à la surprise et à l'inquiétude, chacun reprit ses esprits et s'efforça de commenter à sa manière les événements du jour. Le dénouement de tout cela fut que la soirée se termina presque aussitôt. Ceux qui étaient venus de loin se retirèrent en toute hâte, afin de se mettre plus au courant des choses.

M. Gonsalve fut le seul de la société qui salua le retour de l'empereur avec une joie enthousiaste ; toutefois, craignant quelque commotion populaire à l'occasion d'un si grand événement, il voulut aller protéger, par sa précence, sa petite propriété. Il prit sur-le-champ

une chaise de poste. Caroline partit avec lui de Montréal, mais elle y laissa son cœur.

La voiture roulait depuis plusieurs heures, et pendant ce temps une conversation des plus intéressantes s'était engagée entre le docteur et sa fille.

« Comment as-tu trouvé le séjour de Montréal ? avait dit M. Gonsalve à Caroline...

— Enchanteur, avait répondu cette dernière, je me croyais au ciel.

— Mon ami m'a fait promettre de venir lui rendre une seconde visite l'année prochaine, voudras-tu être encore de la partie ?

— Ce serait trop de bonheur pour moi, je n'ose l'espérer. Du reste, mon père, soyez persuadé que mon souverain plaisir sera de vous accompagner partout. Je ne me trouve heureuse que lorsque je suis à vos côtés... »

Ces paroles ne furent que le préambule d'autres un peu plus sérieuses. Pendant le séjour de Montréal, le docteur avait vu sa fille aller plusieurs fois à confesse, et il ne lui connaissait aucune imperfection. Une

semblable dévotion lui paraissait inexplicable. M. Gonsalve, pour qui la religion était un problème, ignorait sans doute que les âmes pures ont besoin de la pratique habituelle du sacrement de pénitence pour conserver en elles la grâce sanctifiante. Excité par un certain désir de curiosité, il hasarda de dire à sa fille :

« Tu es donc une bien grande pécheresse ? à Montréal, je te voyais chaque semaine à confesse. »

Cette question inattendue fit monter la rougeur au front de Caroline. Ne sachant trop quel sens donner aux paroles de son père, elle les prit sur le ton de la plaisanterie.

« Très-grande pécheresse, répondit-elle en souriant.

— Et moi, ajouta le docteur, je n'ai jamais rencontré de personne plus sainte que toi...

— Vous ignorez sans doute, répartit Caroline, que l'homme le plus juste pèche sept fois par jour.

— Tu crois donc que tes peccadilles sont pardonnées de par le Ciel une fois que tu les a confiées à un homme ? En vérité, ma fille, j'admire la grandeur de ta foi. C'est une chose étonnante. »

Caroline fut on ne peut plus joyeuse de cette réflexion que lui fit son père ; puisque c'était lui qui provoquait l'attaque, il ne pouvait se formaliser de la liberté de la défense.

« Mon père, répliqua-t-elle, votre observation m'étonne grandement ; car lorsque je me confesse, c'est à Dieu lui-même que je confie les secrets de ma conscience ; oui, à Dieu lui-même. Permettez-moi une comparaison : Je vous ai entendu dire cent fois qu'un ordre sorti de la bouche d'un caporal devait être aussi sacré pour le soldat que s'il était donné par le général en personne, par la raison qu'un caporal reçoit son autorité du chef et le représente auprès du simple soldat. Or, le prêtre qui me confesse tient sa mission de Dieu : c'est Dieu qui lui a dit :

« Comme mon Père m'a envoyé, de même je vous envoie. Recevez le Saint-Esprit ; les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez. » Les prêtres sont envoyés par les évêques, les évêques par le pontife de Rome, et celui-ci reçoit de Dieu une autorité immédiate. Ce n'est donc point l'homme qui me pardonne, mais Dieu lui-même. Oui, mon père, l'absolution tombe du Ciel, le confesseur n'est que le canal par où elle passe pour descendre sur ma tête.

— Je te comprendrais, ma fille, si tous les prêtres étaient des saints ; dans ce cas, on pourrait, avec quelque raison, réclamer leurs bénédictions ; mais, je te le demande, quelle confiance peut-on placer dans ceux qui sont peut-être plus grands pécheurs que nous ?

— Mais, mon père, tous les juges qui siégent dans les tribunaux ne sont pas sans reproche ; cependant leurs arrêts n'en ont pas moins force de lois. Pour moi, quand je me prosterne aux pieds d'un confesseur, je

n'examine point s'il est juste ou pécheur ; je ne vois que l'autorité sainte, que le caractère sacré dont il est revêtu. Il a le pouvoir de m'absoudre, cela me suffit.

— Le pouvoir des prêtres sur les consciences est-il une chose si bien prouvée? Qui nous assure que Dieu leur ait donné la puissance qu'ils s'arrogent?

— Qui me l'assure, mon père? deux autorités incontestables, l'Eglise d'abord et ensuite mon propre cœur.

» S'il est sur la terre une autorité vénérable, c'est, sans contredit, l'Eglise catholique. L'Eglise est fondée sur la parole de Dieu; la sainteté de sa doctrine et la pureté de sa morale surpassent en effet toutes les conceptions humaines. Elle se donne comme infaillible; depuis dix-huit siècles de durée, elle n'a pas encore changé une seule fois son symbole; elle prétend à l'immortalité. Néron n'a pu l'empêcher de naître; maintenant qu'elle surabonde de vigueur et de vie, qui oserait se flatter de lui donner la mort? Or,

mon père, cette même Eglise se proclame encore la maîtresse des consciences, elle annonce aux hommes qu'elle a reçu de Dieu le pouvoir de *lier* et de *délier*. Pourquoi ne la croirions-nous pas sur ce point, puisque nous reconnaissons qu'elle a dit vrai sur tous les autres?

» Mais si j'interroge mon cœur, ce cœur me tiendra un langage qui me paraît bien décisif. Toutes les fois qu'il s'humiliait aux pieds du prêtre, il ressentait l'influence salutaire de la sainte présence de Dieu; de tiède, de triste, de faible qu'il était avant la pénitence, il devenait tout à coup, après les paroles sacramentelles, brûlant de charité, transporté d'une joie divine et fort contre toutes les tentations. Le prodige du cénacle se renouvelle chaque jour en faveur du pécheur repentant; l'arrêt du pardon attire sur lui cet Esprit divin qui changea les apôtres en d'autres hommes. Cent fois je vous ai vu verser des larmes sur l'injustice et la perversité humaine. Ah! mon père, si tout le monde

faisait un saint usage de la confession, l'iniquité serait contrainte d'abandonner la terre.

— Les prêtres, encore une fois, sont des hommes comme les autres; il est possible qu'ils abusent des secrets qu'on leur confie. N'as-tu jamais tremblé pour les tiens ?

— Ç'a toujours été la moindre de mes craintes. Le malade qui vient vous consulter ne s'est jamais repenti, que je sache, de vous avoir donné sa confiance. Je vous sais trop d'honneur, mon père, pour vous croire capable de trahir les secrets d'autrui; vous préféreriez la mort à une semblable lâcheté. Si l'honneur est si fort par lui-même, que sera-ce de l'honneur assisté de la religion? de cette religion qui a veillé dans tous les temps sur les lèvres du confesseur, afin qu'il ne puisse même pas commettre une indiscrétion. Pour moi, il me semble, mon père, qu'au besoin tous les prêtres seraient des Jean Népomucène. Ouvrez-leur votre conscience, et comme la reine de Hongrie, vous n'aurez point à vous en repentir. »

M. Gonsalve ne poussa pas plus loin ses observations ; il vit qu'au lieu de gagner du terrain il compromettait, au contraire, la cause qu'il soutenait. Son esprit, il est vrai, paraissait ébranlé ; mais un homme confondu n'est pas un homme converti. Il ne suffit pas de croire pour être chrétien, il faut encore pratiquer. Le cœur est une forteresse qui ne se rend qu'à la dernière extrémité ; il lui en coûte pour rompre ses mauvaises habitudes. Caroline devait encore verser bien des larmes et offrir au Ciel bien des prières avant de forcer le dernier retranchement.

XII

Les voyageurs furent de retour le 25 mars au soir. Baptiste et dame Hyacinthe ne les attendaient pas si tôt. Aussi furent-ils surpris en flagrant délit de dilapidation. Plusieurs convives se pressaient avec eux autour d'une table abondamment pourvue ; les vins les plus exquis du docteur et les volailles les plus fines de sa basse-cour étaient livrés sans pitié à l'appétit de cette foule de gens, les plus mal famés de la paroisse. Qu'on juge de la confusion des deux domestiques félons et de leurs commensaux à la vue du maître du logis.

M. Gonsalve entra dans la salle au moment même où, par un surcroit d'insolence, on portait à sa santé le plus bruyant des toasts. Transporté d'une colère qui ne le laissa pas maître de lui-même, il tomba à coups de canne sur la troupe des parasites. Chacun se sauva au plus vite, et comme la porte ne fournissait pas une assez large issue, plusieurs sautèrent par les croisées.

Lorsque le valet de chambre et la cuisinière furent seuls en présence de leur maître, ils étaient dans un état d'abattement difficile à peindre. L'infidélité était si flagrante qu'un seul mot d'excuse n'aurait fait qu'aggraver leur culpabilité. Ils supportèrent donc sans se plaindre les nouvelles bourrasques et les emportements du docteur; et quand, après quelques jours, ils virent sa colère un peu calmée, ce fut encore leur jeune maîtresse qu'ils choisirent pour médiatrice. Caroline avait déjà fait une faute en intercédant une première fois pour ces deux êtres les plus méprisables du monde; elle en commit une

seconde en engageant son père à leur pardonner de nouveau.

Une trop grande bonté de cœur dégénère souvent en faiblesse, et la faiblesse n'a jamais corrigé personne. Mais la fille de M. Gonzalve voyait en Baptiste un homme qui servait son père depuis trente ans; la cuisinière était sexagénaire; qui la recevrait-si on la mettait dehors? Ces deux considérations l'emportèrent sur le délit, et l'indulgence prit définitivement la place de la justice.

Le premier soin de Caroline, après son retour, fut d'aller communiquer à l'abbé Augé toutes les espérances qu'elle concevait pour le salut de son père. Elle lui raconta, dans le plus grand détail, les journées de bonheur qu'elle avait goûtées à Montréal, et l'empressement qu'avait mis M. Gonzalve à imiter la piété de ses nobles hôtes. Le pasteur, à ce récit, sentit son cœur tressaillir de la plus douce satisfaction. « O mon enfant, s'écria-t-il; d'heureux jours vous sont réservés; espérons et prions le Seigneur! » On se rendit

ensuite à l'église, et le prêtre immola la victime sainte pour la conversion du pécheur. Caroline participa aux divins mystères.

Caroline était devenue, par la confiance sans bornes que lui témoignait son père, maîtresse absolue d'ordonner le service de la maison, selon son bon plaisir. Elle commença la réforme par corriger un abus qui l'avait toujours profondément affligée jusqu'à cette heure: c'était de ne pas respecter les lois sacrées de la religion, relativement à l'abstinence des viandes. Elle pensait que la discussion du chapelain avec son père, ainsi que la protestation énergique de fidélité à l'Eglise que M. Hippolyte avait faite dans une occasion solennelle, n'auraient pas été sans impressionner vivement l'esprit de M. Gonzalve. Au surplus, quel risque courait-elle en introduisant de nouveaux usages? Celui de revenir sur ses pas, si ses tentatives n'étaient pas bien accueillies. Le succès surpassa de beaucoup ses espérances. Au premier dîner maigre que sa fille lui servit, le docteur se contenta de dire en

souriant : « Je vois bien qu'on veut faire de moi un dévot. »

Lorsque le repas fut fini : « Tu dois être enchantée de moi, dit-il à sa fille ; je t'obéis sans dire mot : non-seulement je vais au-devant de tout ce qui peut t'être agréable, mais encore je sacrifie à tes superstitions.

— O mon père, ne vous servez plus de ce mot, répondit Caroline, vous savez bien que je ne suis pas superstitieuse.

— Dieu, ce me semble, a des soins d'une toute autre importance. Il ne s'abaisse point jusqu'à s'occuper du choix de nos aliments. Ces distinctions me paraissent une invention du fanatisme.

— Il ne vous manque, mon père, pour raisonner comme il convient, que d'être instruit des motifs qui ont porté l'Eglise à établir certains jours de pénitence pendant l'année.

» Voici la vérité fondamentale qui sert de point de départ à toutes les autres. L'homme est créé libre. En vertu de sa liberté, il peut faire le bien ou le mal, et par conséquent

méritor des grâces ou se préparer des châtiments. Or, afin de le doter d'un plus riche avenir, l'Eglise s'est empressée d'instituer des pratiques, très-innocentes en elles-mêmes, mais très-précieuses par les récompenses qu'elles procurent à ceux qui les observent.

» Cette sollicitude de l'Eglise nous prouve qu'elle s'occupe avec la plus tendre vigilance du bonheur de ses enfants; et, pour être juste, il faut reconnaître que, plus les préceptes qu'elle nous donne ont pour objet des observances faciles, plus sa bonté se révèle au grand jour. Ils sont ennemis de leur propre félicité, ceux qui ne veulent pas l'acheter au prix de la plus légère obéissance. Que diriez-vous, mon père, d'un malade qui aimerait mieux faire le sacrifice de sa vie que de subir une opération qui ne serait même pas douloureuse? Son obstination serait-elle excusable ?

— Tu es trop exclusive dans tes idées. A t'entendre, ma fille, il semblerait qu'il est impossible de se sauver ailleurs que dans tes

croyances. Cependant n'est-ce pas une opinion universellement reconnue qu'un honnête homme doit mourir dans la religion de son pays? Pour moi, je ne suis pas sans symbole; je sacrifie à la philosophie. C'est à elle seule qu'a été donnée la mission de régénérer les intelligences. Le seul désir de la Divinité, s'il est vrai toutefois qu'une Providence céleste daigne s'occuper des êtres de ce vaste univers, c'est de voir l'homme perfectionner tout à la fois et ses œuvres et ses pensées. Maintenant que la créature se rende meilleure, soit en se soumettant aux préceptes de l'Eglise, soit en suivant l'instinct de la raison naturelle, soit en réglant ses mœurs d'après les enseignements de la philosophie; peu importe, ce me semble; la sagesse suprême ne peut pas avoir eu l'intention de parquer la raison humaine, et cela, sous peine de mort, dans un cercle de dogmes aussi restreint que ceux que l'Eglise propose à la foi de ses enfants.

— Permettez-moi, mon père, de vous

faire quelques observations. Est-il possible de démontrer qu'on puisse se sauver indistinctement dans toutes les religions? La religion doit être fille du Ciel. Les hommes n'ont pas le droit de captiver les intelligences de leurs frères. Si un homme se donnait en ma présence comme régénérateur de la foi des anciens temps, je lui dirais avant tout de me prouver la *divinité* de sa mission. C'est là le fondement essentiel, la seule base qui peut donner de l'autorité à tout enseignement, et j'appelle sur ce point toute votre attention.

» Comment d'ailleurs toutes les religions pourraient-elles être bonnes en même temps? Parmi elles, il en est plusieurs qui se contredisent et s'excluent mutuellement. Les chrétiens, par exemple, confessent que Jésus-Christ est Dieu; les mahométans ne voient en lui qu'un prophète; les juifs le regardent comme un imposteur. La vérité est nécessairement quelque part dans ce conflit de croyances, et on ne peut pas dire qu'elle soit partout. Si les juifs ont raison, nous avons tort; mais

si la vérité est de notre côté, les juifs sont des blasphémateurs.

» Quant à la philosophie, où sont, mon père, les heureux qu'elle a faits? Son œuvre par excellence est d'éteindre l'espérance dans le cœur de l'homme ; et cependant l'espérance n'est-elle pas l'âme des malheureux? Que reste-t-il à l'homme accablé sous le fardeau des peines de la vie, lorsqu'on lui enlève la foi d'une vie meilleure, si ce n'est de chercher dans le suicide le remède à une existence qui est pire que la mort? On peut concevoir qu'on soit philosophe, quand on est assis comme le mauvais riche à une table délicieuse, et qu'on voit ses coffres remplis d'or; mais quand on est le pauvre Lazare, la chose ne me semble pas aussi facile. Puisque la philosophie n'a pas reçu mission de consoler les infortunés, elle n'est donc pas, elle ne peut donc pas être la religion de l'humanité. On prononcera son nom aussi haut qu'on le voudra, l'homme affligé ne l'invoquera jamais, puisqu'elle n'a pas de remèdes pour tous les

maux, ni de consolations pour toutes les douleurs. »

Le docteur ne pouvait s'expliquer comment sa fille pouvait résoudre aussi victorieusement ses difficultés ; il garda le silence, mais sans froncer le sourcil, sans paraître sombre et rêveur comme dans les premières conversations.

Cependant un incident imprévu mit tout le monde en émoi dans la maison du docteur. Mme Hyacinthe accourut tout essoufflée à la rencontre de son maître, et d'un air mystérieux annonça M. le curé.

On se rappelle que M. l'abbé Augé avait eu la douce consolation d'apprendre de la bouche même de Caroline que M. Gonsalve était un peu revenu de ses préjugés contre la religion ; que, pendant son séjour à Montréal, personne n'avait été plus régulier à se rendre à la prière, à la messe et au sermon ; qu'enfin il avait semblé faire du chapelain du château sa société de prédilection. De si consolantes nouvelles avaient ranimé les espérances du

bon pasteur, qui ne voulut pas laisser passer une si précieuse occasion de se réconcilier avec son paroissien. Il se décida donc à lui faire visite. Après tout, ce qui pouvait lui arriver de plus désagréable était de n'être pas reçu ; or, la crainte d'une humiliation n'empêche jamais l'homme apostolique de suivre le cours de ses bonnes œuvres.

Jusqu'alors M. Gonsalve avait fait répondre à l'abbé Augé qu'il n'était pas visible ; cette fois il ordonna de le faire passer au salon. Caroline fut joyeuse, elle demanda à son père la permission de le suivre; elle désirait être témoin de l'entrevue.

XIII

Le salon de M. Gonsalve était un petit musée d'histoire naturelle. Une foule de minéraux rangés par ordre, et plusieurs collections de médailles antiques recouvraient plusieurs grandes tables. Sur chacun des meubles on voyait quelques oiseaux rares, ou quelques quadrupèdes de choix qui semblaient vivants. L'habileté du docteur leur avait donné toutes les apparences de l'action et du sentiment. Ici, deux charmants écureuils se tenaient en équilibre sur les branches d'un laurier et paraissaient savourer avec délices

l'intérieur d'une noix verte. Là, plusieurs cigognes se disputaient la curée d'un serpent aux plis tortueux ; on eût dit que l'animal irrité allait faire repentir ses ennemies de la mort qu'elles voulaient lui donner; tant la gueule qu'il ouvrait était affreuse, et tant l'aiguillon qui en sortait semblait redoutable. Sur la tablette de la cheminée apparaissait un magnifique vautour tout prêt à dévorer une innocente colombe; l'attitude du brigand des airs était celle du triomphe : son regard vif et perçant se portait en haut, ses ailes étaient battantes, et ses serres meurtrières étreignaient fortement le cœur de sa victime.

Pour un amateur, il y avait véritablement de quoi admirer dans la salle la réception de M. Gonsalve. Aussi l'abbé Augé, après les civilités d'usage, ne manqua pas de complimenter son paroissien sur les raretés dont il se trouvait possesseur ; il demanda même la permission d'examiner chaque chose en particulier, ce qui lui fut octroyé de fort bonne grâce. Le pasteur disait son mot sur chacun

des objets qu'il considérait, et toutes ses observations étaient pleines de justesse. Le docteur fut on ne peut plus surpris de rencontrer dans celui qu'il avait toujours regardé comme un homme étranger aux sciences, un véritable talent d'appréciation. Le secret de mal juger les hommes est de ne les voir que de loin. On peut en dire autant de la religion ; il n'y a que ceux qui ne la connaissent point qui peuvent se résoudre à la blasphémer.

Lorsqu'on eut fait le tour du salon, l'abbé Augé s'assit dans un fauteuil que lui présenta le docteur, et pour entamer la conversation, il recommanda plusieurs malades aux soins et à la générosité du docteur.

M. Gonsalve promit de s'occuper sérieusement des infortunés dont on lui parlait, et pour donner une preuve visible de sa bonne volonté, il pria sa fille de prendre en note les malades que M. le curé désignait, et de leur porter, au premier moment libre, les secours nécessaires à leur position. Caroline ne pouvait recevoir des ordres plus en harmonie

avec la bonté de son cœur. Aussi promit-elle de s'en acquitter sans le moindre retard.

Le reste de la conversation n'offrit pas beaucoup d'intérêt. Le pasteur s'en tenait à des généralités, et M. Gonsalve se donnait bien de garde de laisser échapper la moindre parole qui eût l'air d'une amende honorable. Après une visite d'une demi-heure, le pasteur prit congé de ceux qu'il était venu visiter ; il fut d'autant plus enchanté de sa réception, qu'il n'avait pas espéré trouver dans le docteur tant de prévenance et tant d'égards.

Baptiste et la cuisinière ne s'accommodaient nullement de la nouvelle manière de vivre de leur maître, parce qu'ils se voyaient contraints de s'imposer eux-mêmes une foule de privations ; ils ridiculisaient ses paroles, ils critiquaient ses actions, et ne pouvaient concevoir que son changement soit sincère ; mais quand ils virent le curé reçu par le docteur, et avoir avec lui un long entretien dans la

neur, ils se crurent perdus sans

« De la manière dont les affaires marchent, disait la cuisinière, bientôt il nous faudra tous aller à confesse.

— Je ne m'en sens pourtant guère la vocation, répondait Baptiste ; que le patron devienne bigot s'il le veut, certes, je n'imiterai point sa mascarade. »

Puis survenaient des éclats de rire immodérés qui arrivaient jusqu'au salon.

L'amendement de M. Gonsalve venait-il du fond du cœur ? C'était pour Caroline un mystère impénétrable ; elle aurait bien voulu le croire ; mais elle n'osait, tant elle rencontrait de variations dans la conduite de son père. Avec elle, il parlait volontiers de Dieu, de la Providence, de l'âme immortelle, et avec ses amis il disait, comme par le passé, la nature, la nécessité, la circulation du sang. Quoiqu'il parût un peu réconcilié avec son pasteur, cependant il ne fréquentait point encore l'église du village. Quand sa fille l'y invitait, il lui répondait : « Je ne puis prier que dans les temples où tout me paraît digne

du Dieu qu'on y adore. Transporte ici la chapelle de Montréal, et je t'y accompagnerai, comme je le faisais chez mon ami. »

Caroline lui répondait :

« O mon père, le Sauveur des hommes fut le Dieu de la crèche avant de devenir celui du Thabor. Quand il reçut l'or et l'encens des rois du midi, il avait auprès de lui l'agneau que lui offrirent les bergers de Bethléhem. Ce sont surtout des cœurs purs et innocents que demande le Seigneur. »

Les raisons qu'alléguait M. Gonsalve, pour se dispenser de paraître dans l'humble église de son village, n'étaient qu'un prétexte. Ce qu'il redoutait, c'était la critique des paysans; si on le voyait une seule fois à la messe, cette circonstance deviendrait la grande nouvelle du jour; et il ne pouvait se résoudre à se livrer ainsi en aliment à la curiosité publique.

En attendant, Caroline poursuivait le cours de ses œuvres bienfaisantes. Elle pénétrait dans tous les réduits où il se trouvait quelque ignorant à instruire, ou quelque malheureux

à soulager. Son nom était en vénération dans tous les cœurs, on l'appelait communément le bon ange de la contrée. Lorsqu'elle passait sur la place publique ou le long de la borne de l'héritage, ceux qui la rencontraient la saluaient avec respect et lui souhaitaient mille choses heureuses. Elle était surtout admirable au chevet des moribonds. Elle leur parlait de Dieu, de sa miséricorde et de sa justice, avec tant de force et d'onction, que les cœurs les plus insensibles ne pouvaient s'empêcher de s'ouvrir à l'espérance chrétienne.



était sur le point de rendre à Dieu. Elle voulut en conséquence procurer à cette infortunée la plus indispensable de toutes les grâces, celle du repentir. Un soir qu'elle était assise auprès du lit de Mme Hyacinthe, après avoir donné quelques larmes à sa fâcheuse position, elle essaya de lui parler de Dieu. Cette première tentative ne fut pas heureuse. La malade répondit d'une voix sourde qu'elle n'entendait pas être prêchée, qu'elle savait à quoi s'en tenir.

Les bienfaits les plus signalés sont souvent ceux qu'on repousse avec le plus d'opiniâtreté. Heureusement que la charité ne se lasse point. Caroline fut peinée de l'échec qu'elle venait d'essuyer, mais nullement découragée ; elle remit à un temps plus favorable de faire un nouvel effort pour dompter ce cœur endurci. En attendant, elle s'adressa à Dieu et lui demanda, par une prière des plus ferventes, d'oublier sa justice pour ne plus se rappeler que sa souveraine miséricorde.

Puis, afin d'être plus à portée de donner

tous ses soins à celle dont le salut lui importait si fort, elle ne voulut pas la quitter de toute la nuit ; sans cesse elle pria, elle exhorta, elle conjura ; toutes ses tentatives furent en pure perte. Le lendemain, cette âme impénitente n'avait pas donné le plus petit signe d'amendement ; sans doute la mesure des crimes étaient comblée.

Cependant le visage de la femme impie se déformait d'une manière horrible ; déjà les yeux scintillaient d'une lueur lugubre au fond de leur orbite; les lèvres blanchies se repliaient sur elles-mêmes ; sur les joues creuses et desséchées régnait la pâleur de la mort ; enfin, outre ces signes déjà si effrayants par eux-mêmes, cette face était rendu mille fois plus épouvantable encore par le sceau de la réprobation qui s'y trouvait imprimé.

Dans une circonstance si pénible, Caroline appela le pasteur à son secours ; l'abbé Augé arriva. A sa vue la cuisinière fit un effort ; ceux qui étaient présents le prirent pour un signe d'heureux augure. Vain espoir ! c'était

pour se retourner du côté de la muraille et pour s'envelopper la tête.

Après une demi-heure d'exhortations inutiles, Caroline, dont la patience était invincible, découvrit le visage de la malade et lui présenta le crucifix. La moribonde repoussa violemment le bras de sa jeune maîtresse. Puis, se cachant une seconde fois le visage de ses deux mains, elle murmura entre les dents un horrible blasphème et rendit le dernier soupir.

A ce coup imprévu, un effroi involontaire s'empara de tout ceux qui étaient présents. Les deux gardes demeurèrent sans parole; Caroline fut sur le point de s'évanouir; le digne vieillard lui-même, qui était resté en prière, fut frappé de stupeur. Tous voulaient fuir; car si la dépouille mortelle du juste exhale la bonne odeur du Ciel, le cadavre du réprouvé répand autour de lui l'épouvante et l'horreur; le lieu où il repose semble le vestibule de l'enfer.

Mais si la perte d'une âme navrait de dou-

leur le cœur du bon pasteur, les suites de cette perte devaient mettre sa constance à de cruelles épreuves.

Lorsque l'abbé Augé fut de retour chez lui, il attendit en paix que M. Gonsalve lui fît connaître ses intentions. En effet, vers deux heures après-midi, Baptiste arriva au presbytère ; il était porteur d'un petit billet conçu en ces termes :

« Monsieur le curé,

» J'ai l'honneur de vous donner avis que ma cuisinière est morte ce matin à sept heures. Je réclame votre concours pour l'inhumation qui sera faite demain à midi.

» J'ai l'honneur, etc.

» GONSALVE, D. M. »

L'abbé Augé répondit à cette missive, par la lettre suivante :

« Monsieur le docteur,

» Je suis peiné de ne pouvoir me rendre à vos désirs; l'Eglise dont j'ai l'honneur d'être

le ministre ne me permet point de bénir la cendre de ceux qui meurent hors de son sein. Ce serait d'ailleurs, Monsieur, un acte d'injuste violence d'exercer sur l'homme mort un ministère que l'homme vivant a constamment repoussé. »

M. Gonsalve était loin de s'attendre à une telle réponse. Depuis qu'il avait donné quelques signes extérieurs de foi et reçu son pasteur dans sa propre maison, il s'était imaginé que la religion lui devait tout. Aussi entra-t-il dans une violente colère lorsqu'il vit toutes ses espérances déçues.

« Je savais bien, disait-il à sa fille, que l'abbé Augé était un intolérant ; mais ce prêtre fanatique saura quel est celui qu'il a insulté; j'en jure par moi-même, je ne me reposerai que lorsque je l'aurai contraint d'aller ailleurs exercer son despotisme. »

Après cette violente sortie, M. Gonsalve parut prendre son parti ; il n'était pas homme à se déconcerter ; d'ailleurs sa colère n'était jamais de longue durée.

Pour sauver les apparences, ou plutôt pour braver le pasteur, le docteur eut recours à un expédient : il voulut donner à la pompe funèbre le plus d'éclat possible. Il rassembla tous les pauvres du pays, et leur fit à tous une distribution de pain, à condition qu'ils suivraient le cercueil de sa cuisinière. Malgré ce concours inattendu, ce convoi improvisé n'en imposait à personne. On ne trouvait sur aucun visage l'apparence de la douleur.

Seulement quelques cris poussés par intervalle semblaient être le prix convenu des libéralités du docteur. Ceux qui virent passer le convoi de Mme Hyacinthe se disaient : « Cette femme n'est regrettée de personne, et la religion ne la conduit point à sa dernière demeure ; quelle triste fin ! »

Cependant Caroline faillit être victime de ce funeste événement. Son père la rendit presque responsable de l'insulte qu'il croyait avoir reçue de l'abbé Augé. « Quelle confiance puis-je avoir en toi, lui disait-il, tu aimes ceux qui se déclarent mes ennemis ? » Ce reproche

peu mérité accablait l'infortunée enfant. Elle aurait voulu obéir à son père, mais elle ne trouvait pas dans son cœur des motifs pour excuser sa coupable conduite.

La nouvelle humiliation que venait d'éprouver Caroline rendit l'espérance à Baptiste. Ce misérable chercha, par tous les moyens possibles, de reprendre l'ancienne influence qu'il avait eue pendant plusieurs années sur l'esprit de son maître; il flattait sa colère, irritait sa vanité blessée, et pour l'entretenir, il avait soin de lui rappeler de temps en temps la prétendue injure qui lui avait été faite.



XV

L'étoile de Napoléon venait de pâlir à Waterloo ; ses aigles, fatiguées de victoires, fuyaient à leur tour devant tous les peuples du Nord conjurés contre elles. Une partie des légions de l'empire avait été moissonnée par le fer ennemi ; l'autre rentrait en France dans le plus grand désordre. Les routes, couvertes de blessés, de fuyards et de déserteurs offraient le désolant spectacle d'une nation vaincue. La tristesse était sur tous les visages, et l'épouvante dans tous les cœurs.

Pendant ces heures d'effroi et de désolation

deux grenadiers, uniques débris d'un bataillon de cette garde qui avait préféré mourir plutôt que de se rendre, arrivèrent vers le commencement de juillet dans la paroisse de l'abbé Augé. Minuit sonnait lorsque les deux soldats, dignes d'un meilleur sort, entraient dans le village. Accablés moins par la faim et la soif qui les dévoraient, que par les malheurs de la patrie, ils marchaient depuis deux heures dans la direction d'une lumière, fanal providentiel, qui semblait allumé exprès pour diriger leurs pas à travers les ombres de la nuit.

Cette lumière provenait d'une des chambres du presbytère. Pendant que tous dormaient du sommeil le plus profond, le pasteur veillait seul et priait pour le salut commun. Les voyageurs frappèrent à sa porte. Tous les malheureux de la contrée la connaissaient, et les étrangers devinaient qu'elle était celle d'un foyer hospitalier. L'abbé Augé, qui ne manquait jamais l'occasion de faire une bonne œuvre, reçut avec bonté les deux hommes

que le Ciel lui envoyait. Leurs prétentions du reste ne pouvaient pas être plus modestes : ils demandaient seulement un peu de paille pour la nuit et un verre d'eau pour se désaltérer. La charité du pasteur fut plus généreuse : il servit à ses hôtes une collation qui leur parut excellente et copieuse.

Depuis près de trois semaines que ces braves étaient en marche, ils n'avaient pas encore rencontré un aussi bon cœur. Attendris et hors d'eux-mêmes, à la vue de l'amitié franche et sincère avec laquelle ils étaient reçus, ils ne savaient de quelle expression se servir pour témoigner leur reconnaissance. De grosses larmes roulaient par intervalle sur leurs joues brunies par la fumée de cent batailles. Leur conversation fut intéressante. Ils racontèrent en détail l'histoire de la désastreuse journée du 18 juin, où la France perdit en quelques heures son titre de maîtresse du monde. Lorsqu'ils eurent dit, et que leur faim fut apaisée, le pasteur, qui ne voyait pas seulement des hommmes dans ceux que la

Providence lui confiait, mais des chrétiens rachetés par le sang du Sauveur, leur fit quelques réflexions pleines d'à-propos sur la vanité des grandeurs de la terre et sur l'importance de songer à l'unique chose nécessaire au salut de l'âme. Comme la persuasion était sur ses lèvres, il la fit bientôt descendre dans le cœur de ceux qui l'écoutaient.

Mais la nuit étant déjà fort avancée, le respectable vieillard se mit à genoux, ses deux hôtes l'imitèrent, et ils prièrent ensemble. C'était un spectacle attendrissant que celui de deux guerriers prosternés aux pieds d'un crucifix. Ces hommes, qui naguère avaient porté l'effroi et la mort au sein des phalanges ennemies, inclinaient modestement leur front pour recevoir la bénédiction du prêtre.

Après cet hommage rendu à Dieu, ils allèrent chercher dans le sommeil le repos nécessaire pour réparer leurs forces épuisées.

La chambre où couchaient les deux grenadiers était contiguë à celle du maître de la maison ; pour y aller, il fallait traverser

cette première. Par un acte de prudence, l'abbé Augé enferma ses hôtes sous la clef, et selon l'habitude des soldats en temps de guerre, ceux-ci gardèrent auprès de leur lit leurs armes chargées.

Vers minuit, le son perçant de la sonnette, qui était à la porte d'entrée, se fit entendre. La vieille servante se lève et demande « Qui est là?

— Un homme est mourant, répond une voix émue, je viens en toute hâte chercher M. le curé. »

A ces mots la fidèle Marianne ouvre sans défiance. Mais, hélas! elle devient aussitôt victime de la plus infâme trahison; elle tombe à la renverse, frappée d'un coup de poignard.

Le cri qu'elle a poussé a retenti dans toute la maison; l'abbé Augé et les deux militaires ont tout entendu. Déjà ses derniers sont sur pieds les armes à la main; ils frappent à la porte de la chambre et conjurent leur bienfaiteur de leur ouvrir. « Ils veulent verser leur sang pour sa défense, disent-ils, et ils jurent

hautement la mort de celui qui a l'audace de violer un asile aussi sacré. »

D'un autre côté, l'assassin, à l'aide d'un puissant levier, se met en devoir d'enfoncer la porte qui renfermait l'escalier, et déjà le bois éclate de toutes parts.

Qu'on juge dans quelles cruelles appréhensions l'infortuné vieillard dut être plongé. Il ne savait, dans son anxiété, quel parti il lui restait à prendre.

En ouvrant aux soldats qui l'en conjuraient, il craignait d'augmenter le nombre de ceux qui voulaient lui ôter la vie; refuser de se rendre à leurs vœux, n'était-ce pas se livrer sans défense aux assassins? Dans cette affreuse situation, il prend le parti le plus conforme à la générosité de son cœur et à la confiance que lui inspire le caractère du soldat français. Il se jette dans les bras des militaires et se place sous leur protection. Lorsque les deux grenadiers se virent libres, ils montrèrent bientôt qu'ils n'étaient pas des traîtres; sans faire le moindre bruit, afin de ne pas donner

l'éveil aux assaillants, ils attendent que la porte soit enfoncée. Alors, la baïonnette en avant, ils s'élancent et atteignent l'assassin.

A la faveur des ténèbres et de ses connaissances des êtres de la maison, le coupable s'échappe néanmoins, et les militaires ne purent savoir quelle direction il avait prise. L'un alors fit sentinelle à la porte du presbytère, dans la crainte d'une nouvelle surprise ; et l'autre alla annoncer à son bienfaiteur qu'il n'y avait plus de danger à craindre.

Si l'abbé Augé se trouvait rassuré pour lui-même, il n'était pas sans inquiétude sur le sort de la pauvre Marianne ; son premier soin fut d'aller à la recherche de cette infortunée. Il la trouve étendue dans un coin de la cour et baignée dans son sang. Aidé par un des soldats, il la porte dans son lit ; elle était sans connaissance, mais elle avait encore de la vie ; on lui jette quelques gouttes d'eau fraîche sur le visage, et la parole lui revient. Le pasteur s'empresse de profiter de cette lueur de présence, pour administrer à cette

digne domestique les secours suprêmes de la religion ; puis, autant que son âge le lui permet, il court chez le docteur afin de réclamer ses soins dans une circonstance aussi critique.

Pendant l'absence du maître du logis, un des deux militaires fit une nouvelle recherche dans toute la maison. Cette pensée lui vint à l'occasion de quelques traces de sang qu'il aperçut sur le seuil de la porte que l'assassin avait voulu enfoncer. Un flambeau d'une main et son sabre de l'autre, il visita successivement la cuisine, l'étable et le hangar ; déjà il désespérait de rien rencontrer, lorsqu'une figure sinistre se présente à sa vue dans un coin de grange, derrière quelques bottes de paille. Il pousse un cri, et à l'instant un coup de pistolet part et l'atteint légèrement au bras. Le soldat s'élance dans la direction d'où le coup était parti ; il tombe d'un seul bond sur celui qui avait essayé de lui donner la mort, et lui passe son sabre à travers le corps. Puis, saisissant par les cheveux le cadavre de celui

qu'il avait étendu mort à ses pieds, il le traîne hors de la grange, afin d'examiner à quelle espèce d'ennemi il avait eu à faire ; il arrache une sorte de masque qui lui couvrait le visage, déguisement qu'il avait pris, afin de ne pas être reconnu par ses victimes.

Pendant ce temps l'infortunée servante avait rendu le dernier soupir. Sa vie s'était écoulée par la large plaie que le poignard lui avait faite au cœur, et nos braves militaires, accoutumés à contempler d'un œil sec les montagnes de morts, ne purent s'empêcher de verser quelques larmes à la mémoire de cette infortuné créature, immolée si cruellement.

XVI

M. Gonsalve, comme nous l'avons dit plusieurs fois, rachetait en partie ses tristes écarts par beaucoup d'humanité. Quinze jours étaient à peine écoulés depuis sa dernière discussion avec l'abbé Augé, que déjà il avait oublié sa colère ; il se repentait même intérieurement des outrages dont il s'était rendu coupable envers son pasteur, qui, après tout, s'était trouvé dans ses droits en refusant à dame Hyacinthe les honneurs de la sépulture ; il répondit donc en toute hâte à l'appel qui lui fut fait, et se mit en devoir de suivre le pasteur au presbytère.

Quel triste spectacle les attendait. L'infortunée Marianne venait de rendre le dernier soupir... En vain le docteur chercha à la rappeler à la vie en suçant le sang de sa blessure et en lui faisant quelques frictions sur le cœur, tout fut inutile. L'art peut empêcher de mourir, mais il ne ressuscite pas.

Toutefois ce n'était là que le prélude de bien plus grandes émotions. Dans la cour se trouvait un autre cadavre, celui de l'assassin.

L'abbé Augé, qui avait été si péniblement affecté en apprenant que son infortunée servante n'avait pas survécu au coup dont elle avait été frappée, faillit mourir de désolation au récit des événements qui s'étaient passés pendant son absence. Ce qui l'affligeait, c'était de savoir que le coupable avait été tué dans l'acte même du crime et sans donner le moindre signe de repentir.

M. Gonsalve n'était pas moins ému que le pasteur. S'étant approché du corps inanimé de l'assassin, il le considéra et reconnut Baptiste. « Horreur !.... Horreur !.... » s'écria-

t-il, et il demeura stupéfait. Puis, reprenant peu à peu ses sens : « Monsieur, dit-il à l'abbé Augé, je vous crois trop de vertu pour me rendre responsable de l'action infâme de mon serviteur. Au surplus, le monstre a été puni comme il le méritait; je remercie le brave qui l'a traité comme doivent être traités tous les scélérats. »

L'abbé Augé, pour toute réponse, se précipita dans les bras du docteur et le serra fortement contre son cœur; il aurait désiré lui dire que rien n'était plus loin de sa pensée que de soupçonner un tel attentat de sa part; mais il était si hors de lui-même qu'il ne pouvait articuler la moindre parole.

L'indignation de M. Gonsalve était à son comble; il maudissait hautement le jour où il avait pris un tel monstre à son service.

Ce qui faisait son plus grand désespoir, c'est que sa conscience n'était pas à l'abri de tout reproche; les paroles plus qu'imprudentes qu'il avait prononcées en présence de son domestique, et qui avaient pu entretenir Baptiste dans

son horrible projet, lui revinrent à la mémoire et l'accablèrent du plus amer chagrin.

La veille d'exécuter son crime, ce Baptiste cueillit quelques-uns des plus beaux fruits de la saison, les déposa dans une corbeille ornée de fleurs, et alla lui-même les offrir en présent à l'abbé Augé.

La démarche de Baptiste lui avait été dictée par un double motif. D'abord elle lui procurait l'avantage d'étudier les dispositions intérieures de la maison qu'habitait le pasteur ; ensuite elle devenait comme une sauve-garde contre les moindres soupçons, comme un gage d'impunité ; celui qui vous a fait un présent le matin pourrait-il vous assassiner le soir ?

Le bon prêtre avait été fort sensible à cette preuve d'affection qu'il recevait dans une circonstance semblable, et pour ne pas être moins poli que le domestique du docteur, il lui fit préparer une modeste collation. Baptiste mangea et but chez son hôte de la meilleure grâce du monde, et accepta avec plaisir la proposition qui lui fut faite de

visiter les humbles dépendances du presbytère.

L'abbe Augé aurait dû joindre en cette occasion la prudence du serpent à la simplicité de la colombe. Mais, hélas! les cœurs droits et généreux se contentent ordinairement de la seconde de ces deux vertus. Comment supposer les autres méchants quand on est bon soi-même; et puis l'homme de bien croirait se rendre coupable s'il écartait les fleurs du bouquet qu'on lui présente, afin de s'assurer si elles ne cachent pas la pointe d'un poignard.

Cependant le digne vieillard, à force d'efforts, est parvenu à maîtriser sa douleur. Se rapprochant du docteur, il lui prend la main, la serre fortement en signe d'une parfaite amitié, et lui dit avec l'accent de la plus intime conviction :

« Puissent nos malheurs communs, puisse notre affliction devenir le gage d'une union éternelle! Allons ensemble, mon frère, dans la maison de Dieu; et, prosternés au pied de l'autel, jurons de nous aimer toujours. ».

M. Gonsalve ne put entendre ces paroles si

touchantes sans tressaillir ; il s'avoua vaincu. « Je me rends, dit-il, je ne puis résister à tant de vertu. Oui, mon père, la religion possède en vous un digne représentant ; pour croire, je ne demande point qu'une merveille s'opère dans les cieux. Le miracle de charité que vous venez de faire en ma présence est un prodige qui me suffit. O Caroline ! où es-tu ? entends mes serments, ton père jure à la face du Ciel de vivre et de mourir en chrétien. »

Le lendemain de gros nuages étaient amoncelés çà et là dans les cieux Toute la nature semblait en deuil. Pendant ce jour de douloureuse mémoire, aucun des habitants du village ne voulut vaquer à son travail habituel. Les charrues restèrent immobiles au milieu des champs, et les troupeaux demeurèrent à l'étable.

La matinée se passa dans l'effroi et la consternation. Les autorités du pays, amenées sur le théâtre du crime par M. Gonsalve lui-même, dressèrent acte de tout ce qui venait d'arriver. Ils ne purent faire rien de plus ;

le coupable avait cessé de vivre. La foule avide et inquiète avait envahi le presbytère ; tous les habitants de la paroisse, après avoir été verser des larmes sur le corps sanglant de Marianne, revenaient maudire l'assassin. Le cadavre de ce misérable était étendu sur un lit de paille dans un coin de la cour. Sa figure, déjà hideuse, avait encore reçu un surcroît de laideur par la rage qui le transporta en se voyant mourir sans avoir pu frapper sa victime.

Les deux grenadiers, qui faisaient la garde aux portes du presbytère, ne fixaient pas moins l'attention de tous. Chacun voulait savoir de leur bouche les aventures de la nuit, et quand ils avaient parlé, « C'est le Ciel, leur disait-on, qui vous a envoyés exprès pour défendre notre pasteur bien-aimé ! Restez, restez au milieu de nous ! »

Le lendemain, dès l'aurore, les restes de Baptiste furent jetés sans honneur dans un enclos à part, destiné à tous ceux qui ne veulent pas mourir en chrétien. La main de

la religion ne bénit point sa fosse, et les malédictions du peuple suppléèrent aux chants funèbres.

L'enterrement de Marianne se fit avec la plus grande pompe. Vers midi la cloche annonça à grande volée le départ du cortége. Une bannière de la Vierge, voilée d'un long crêpe noir, paraissait en avant. Les sœurs de la confrérie suivaient en double file. Les chantres venaient ensuite. Le cercueil était porté par des paysannes. M. Gonsalve conduisait le deuil. Les deux grenadiers marchaient des deux côtés de la bière ; leurs yeux étaient sévères, et leurs fusils renversés. On eût dit qu'ils rendaient les derniers devoirs à un de leurs frères d'armes mort au champ d'honneur.

L'église présentait un aspect imposant. On l'avait tendue de noir, comme dans les funérailles les plus solennelles. Pendant le service divin, les larmes de la foule attendrie ne cessèrent de couler, et plusieurs fois les soupirs et les sanglots interrompirent le chant

funèbre. Le peuple honore toujours ceux qu'il aime. Il paye les bienfaits qu'il a reçus par une douleur sincère. Marianne, à l'exemple de son maître, avait mis le souverain bonheur de sa vie à faire du bien. Tous ses instants étaient employés à former à la piété les jeunes filles de la paroisse, à les instruire encore plus par ses exemples que par ses leçons, et à visiter exactement les malades. Bien des fois elle s'était rencontrée à leur chevet avec la bonne Caroline.

Lorsque la cérémonie religieuse fut terminée, le convoi se dirigea vers le cimetière. On descendit le cercueil dans la fosse, et les gémissements de la multitude redoublèrent. Tous pleuraient comme si l'on eût rendu les derniers devoirs au pasteur lui-même. Au moment de cette désolation générale, les deux grenadiers de la garde impériale voulurent aussi donner une preuve de leurs regrets envers celle qui avait si bien secondé son maître dans la généreuse hospitalité qui leur avait été accordée. Ils firent une décharge d'hon-

neur. Cette détonation d'armes à feu, à laquelle personne ne s'attendait, causa un mouvement de surprise et d'effroi à tous les assistants.

Avant de congédier l'assemblée, le pasteur demanda à la foule, qui couvrait le cimetière, des prières pour l'âme de la défunte, et après la récitation du *De profundis*, chacun jeta de l'eau bénite sur la tombe et se retira en silence.

Le lendemain, les deux grenadiers continuèrent leur route, emportant avec eux les bénédictions du pasteur et celles de tous les paroissiens, et se proposant bien de prouver désormais par leur conduite que les événements du presbytère de *** avaient laissé en eux des traces profondes.



XVII

Le docteur, fidèle à la promesse qu'il avait faite, se montra animé des meilleures dispositions; il allait trouver presque chaque jour son vénérable pasteur et puisait, dans ses entretiens avec lui, des lumières toujours nouvelles.

L'abbé Augé lui remit d'abord entre les mains un sommaire des trois points principaux, propres à fixer l'attention, à soumettre l'esprit et à le conduire logiquement à la foi.

Ce petit travail, tracé par la plume de l'illustre Fénelon, établit, de la manière suivante, ces trois vérités fondamentales.

1°

IL Y A UN DIEU INFINIMENT PARFAIT, QUI A CRÉÉ L'UNIVERS.

Il ne faut qu'ouvrir les yeux et qu'avoir le cœur libre, pour apercevoir sans raisonnement la puissance et la sagesse du Créateur, qui éclate dans son ouvrage. Si quelque homme d'esprit conteste cette vérité, je ne disputerai point avec lui, je le prierai seulement de souffrir que je suppose qu'il se trouve par un naufrage dans une île déserte; il y aperçoit une maison d'une excellente architecture, magnifiquement meublée; il y voit des tableaux merveilleux; il entre dans un cabinet où un grand nombre de très-bons livres de tout genre sont rangés avec ordre; il ne découvre néanmoins aucun homme dans toute cette île : il ne me reste qu'à lui demander s'il peut croire que c'est le hasard, sans aucune industrie, qui a fait tout ce qu'il voit. J'ose le défier de parvenir jamais par ses efforts à se faire accroire que l'assemblage

de ces pierres fait avec tant d'ordre et de symétrie, que les meubles lui montrent tant d'art, de proportion et d'arrangement, que les tableaux qui imitent si bien la nature, que les livres qui traitent si exactement les plus hautes sciences, sont des combinaisons purement fortuites. Cet homme d'esprit pourra trouver des subtilités pour soutenir dans la spéculation un paradoxe si absurde; mais dans la pratique il lui sera impossible d'entrer dans aucun doute sérieux sur l'industrie qui éclate dans cette maison. S'il se vantait d'en douter, il ne ferait que démentir sa propre conscience. Cette impuissance de douter est ce qu'on nomme pleine conviction. Voilà, pour ainsi dire, le bout de la raison humaine. Elle ne peut aller plus loin. Cette comparaison démontre quelle doit être notre conviction sur la Divinité, à la vue de l'univers. Peut-on douter que ce grand ouvrage ne montre infiniment plus d'art que la maison que je viens de représenter? La différence qu'il y a entre un philosophe et un paysan,

est-que le paysan suit d'abord avec simplicité ce qui saute aux yeux, au lieu que le philosophe, séduit par ses vains préjugés, emploie la subtilité de ses raisonnements à embrouiller sa raison même. Voilà la Divinité dans son point de vue pour tout homme sensé, attentif, sans orgueil et sans passions. Loin d'avoir besoin de raisonner, il n'y a que son raisonnement à craindre. Il n'y a pas plus de besoin de méditer pour trouver son Dieu à la vue de l'univers, que pour supposer un horloger à la vue d'une horloge, ou un architecte à la vue d'une maison.

2°

IL N'Y A QUE LE SEUL CHRISTIANISME QUI SOIT UN CULTE DIGNE DE DIEU.

Il n'y a que la religion chrétienne qui consiste dans l'amour de Dieu. Les autres religions ont consisté dans la crainte des dieux qu'on voulait apaiser, et dans l'espérance de leurs bienfaits qu'on tâchait de se procurer

par des honneurs, des prières et des sacrifices. Mais la seule religion enseignée par Jésus-Christ nous oblige à aimer Dieu plus que nous-mêmes, et à ne nous aimer que pour l'amour de lui. Elle nous propose pour paradis le parfait et éternel amour. Elle exige le renoncement à nous-mêmes. *Abneget semetipsum*, c'est-à-dire l'exclusion de tout amour-propre, pour nous réduire à nous aimer par charité, comme quelque chose qui appartient à Dieu, et qu'il veut que nous aimions en lui. Ce renversement de tout l'homme est le rétablissement de l'ordre et la naissance de l'homme nouveau. Voilà ce que l'esprit de l'homme n'a pu inventer. Il faut qu'une puissance supérieure tourne l'homme contre lui-même, pour le forcer à prononcer cette sentence foudroyante contre son amour-propre. Il n'y a rien de si évidemment juste, et il n'y a rien qui révolte si violemment le front de l'homme idolâtre de soi. Dieu ne peut être suffisamment reconnu que par cet amour suprême. *Nec colitur ille nisi amando*, dit souvent

saint Augustin. D'où vient donc que presque tous les hommes ont pris le change ? Ils ont mis le sacrifice des animaux, l'encens et les autres dons en la place du MOI, victime qu'il fallait immoler. Dites à l'homme le plus simple et le plus ignorant qu'il faut aimer Dieu notre Père, qui nous a faits pour lui ; cette parole entre d'abord dans son cœur, si l'orgueil et l'amour-propre ne le révoltent pas ; il n'a aucun besoin de discussion pour sentir que voilà la religion tout entière.

Or, il ne trouve ce vrai culte que dans le christianisme. Ainsi il n'a ni à choisir ni à délibérer. Tout autre culte n'est point une religion.

Le judaïsme n'est qu'un commencement ou, pour mieux dire, qu'une image ou une ombre de ce culte promis. Otez du judaïsme les figures grossières, les bénédictions temporelles, la graisse de la terre, la rosée du ciel, les promesses mystérieuses, les imperfections tolérées, les cérémonies légales, il ne restera qu'un christianisme commencé. Le

christianisme n'est que le renversement de l'idolâtrie de l'amour-propre, et l'établissement du vrai culte de Dieu par un amour suprême.

Cherchez bien, vous ne trouverez ce vrai culte développé, purifié et parfait, que chez les chrétiens. Eux seuls connaissent Dieu infiniment aimable.

Je ne parle point des mahométans; ils ne le méritent pas; leur religion n'est que le culte grossier, servile et purement mercenaire des juifs les plus charnels, auxquels ils ont ajouté l'admiration d'un faux prophète qui, de son propre aveu, n'a jamais eu aucune preuve de mission.

Tout homme simple et droit ne peut s'arrêter que chez les chrétiens, puisqu'il ne peut trouver que chez eux le parfait amour. Dès qu'il le trouve là, il a trouvé tout, et il sent bien qu'il ne lui reste plus rien à chercher. Les mystères ne l'effarouchent point; il comprend que toute la nature étant incompréhensible à son faible esprit, il ne doit pas

s'étonner de ne pouvoir comprendre tous les secrets de la Divinité ; sa faiblesse même se tourne en force, et ses ténèbres en lumières pour le rendre défiant de soi et docile à Dieu. Il n'a point de peine à croire que Dieu, amour infini, a daigné venir lui-même sous une chair semblable à la nôtre pour tempérer les rayons de sa gloire, nous apprendre à aimer, et s'aimer lui-même au-dedans de nous. C'est en ce sens-là qu'il est vrai de dire qu'on trouve la vraie religion par le cœur et non par l'esprit. En effet, on la trouve simplement par l'amour de Dieu infiniment aimable, non par le raisonnement subtil des philosophes. Socrate même n'a presque rien trouvé, pendant qu'une femmelette humble et un artisan docile trouvent tout en trouvant l'amour. L'amour de Dieu décide de tout sans discussion en faveur du christianisme. C'est en ce sens que l'âme est naturellement chrétienne, comme parle Tertullien.

3°

IL N'Y A QUE L'ÉGLISE CATHOLIQUE QUI PUISSE ENSEIGNER CE CULTE D'UNE FAÇON PROPORTIONNÉE AU BESOIN DE TOUS LES HOMMES.

Tous les hommes, et surtout les ignorants, ont besoin d'une autorité qui décide sans les engager à une discussion dont ils sont visiblement incapables. Comment voudrait-on qu'une femme de village ou qu'un artisan examinât le texte original, les éditions, les versions, les divers sens du texte sacré? Dieu aurait manqué au besoin de presque tous les hommes s'il ne leur avait pas donné une autorité infaillible pour leur épargner cette recherche impossible et pour les garantir de s'y tromper. L'homme ignorant, qui connaît la bonté de Dieu et qui sent sa propre impuissance, doit donc supposer cette autorité donnée de Dieu, et la chercher humblement pour s'y soumettre sans raisonner. Où la trouvera-t-il? Toutes les sociétés séparées de l'Eglise catholique ne fondent leur séparation

que sur l'offre de faire chaque particulier juge des Ecritures, et de lui faire voir que l'Ecriture contredit cette ancienne Eglise. Le premier pas qu'un particulier serait obligé de faire pour écouter ces sectes, serait donc de s'ériger en juge entre elles et l'Eglise qu'elles ont abandonnée.

Or, quelle est la femme de village, quel est l'artisan qui puisse dire sans une ridicule et scandaleuse présomption : « Je vais examiner si l'ancienne Eglise a bien ou mal interprété le texte des Ecritures ? » Voilà néanmoins le point essentiel de la séparation de toute branche d'avec l'ancienne-tige. Tout ignorant qui sent son ignorance doit avoir horreur de commencer par cet acte de présomption. Il cherche une autorité qui le dispense de faire cet acte présomptueux et cet examen dont il est incapable. Toutes les nouvelles sectes, suivant leur principe fondamental, lui crient : Lisez, raisonnez, décidez. La seule ancienne Eglise lui dit : Ne raisonnez, ne décidez point ; contentez-vous d'être docile et humble : Dieu m'a

promis son Esprit pour vous préserver de l'erreur. Que voulez-vous que cet ignorant suive, ou ceux qui lui demandent l'impossible, ou ceux qui lui promettent ce qui convient à son impuissance et à la bonté de Diéu ? Représentons-nous un paralytique qui veut sortir de son lit, parce que le feu est à la maison : il s'adresse à cinq hommes, qui lui disent : Levez-vous, courez, percez la foule, sauvez-vous de cet incendie. Enfin il trouve un sixième homme qui lui dit : Laissez-moi faire ! je vais vous emporter entre mes bras. Croira-t-il à cinq hommes qui lui conseillent de faire ce qu'il sent bien qu'il ne peut pas ? ne croira-t-il pas plutôt celui qui est le seul à lui promettre le secours proportionné à son impuissance ? Il s'abandonne sans raisonner à cet homme, et se borne à demeurer souple et docile entre ses bras. Il en est précisément de même d'un homme humble dans son ignorance; il ne peut écouter sérieusement les sectes qui lui crient : Lisez, raisonnez, décidez, lui qui sent bien qu'il ne peut ni lire,

ni raisonner, ni décider; mais il est consolé d'entendre l'ancienne Eglise qui lui dit : Sentez votre impuissance, humiliez-vous, soyez docile, confiez-vous à la bonté de Dieu qui ne nous a point laissés sans secours pour aller à lui. Laissez-moi faire, je vous porterai entre mes bras. Rien n'est plus simple et plus court que ce moyen d'arriver à la vérité. L'homme ignorant n'a besoin ni de livre ni de raisonnement pour trouver la vraie Eglise. Les yeux fermés, il sait avec certitude que toutes celles qui veulent le faire juge sont fausses, et qu'il n'y a que celle qui lui dit de croire humblement qui puisse être la véritable. Au lieu des livres et des raisonnements, il n'a besoin que de son impuissance et de la bonté de Dieu, pour rejeter une flatteuse séduction et pour demeurer dans une humble docilité. Il ne lui faut que son ignorance bien sensée pour décider. Cette ignorance se tourne pour lui en science infaillible. Plus il est ignorant, plus son ignorance lui fait sentir l'absurdité des sectes qui veulent

l'ériger en juge de ce qu'il ne peut examiner. D'un autre côté, les savants mêmes ont un besoin infini d'être humiliés et de sentir leur incapacité. A force de raisonner, ils sont encore plus dans le doute que les ignorants ; ils disputent sans fin entre eux, et ils s'entêtent des opinions les plus absurdes.

Ils ont donc autant de besoin que le peuple le plus simple d'une autorité suprême qui rabaisse leur présomption, qui corrige leurs préjugés, qui termine leurs disputes, qui fixe leurs incertitudes, qui les accorde entre eux et qui les réunisse avec la multitude. Cette autorité supérieure à tout raisonnement, où la trouverons-nous? Elle ne peut être dans aucune des sectes qui ne se forment qu'en faisant raisonner les hommes et qu'en les faisant juges de l'Ecriture au-dessus de l'Eglise. Elle ne peut donc se trouver que dans cette ancienne Eglise qu'on nomme catholique. Qu'y a-t-il de plus simple, de plus court, de plus proportionné à la faiblesse de l'esprit du peuple, qu'une décision pour la-

quelle chacun n'a besoin que de sentir son ignorance et que de ne vouloir pas tenter l'impossible? Rejetez une discussion visiblement impossible et une présomption ridicule, vous voilà catholique.

Cette lecture, méditée par M. Gonsalve, fit sur son esprit la plus profonde impression. Quand le cœur est droit, la lumière se fait facilement dans l'intelligence. Les nuages d'objections qui s'amoncèlent chez les hommes orgueilleux, se dissipent bientôt au souffle de l'humble désir de connaître la vérité.



XVIII

C'est un noble et touchant spectacle que celui d'un homme, ferme dans son retour au bien, foulant aux pieds les vaines terreurs du respect humain et ne craignant pas de dire à la multitude qu'il avait séduite : « Je me suis trompé ; j'étais dans la voie du mensonge, je vous ai trompés ; j'ai abusé de la supériorité que j'avais sur vous pour arracher de votre cœur les principes de la foi. Aujourd'hui, je veux tout réparer et vous prouver désormais, par ma conduite, la sincérité de mon retour à la religion ; mon plus

grand bonheur sera d'en pratiquer les devoirs au milieu de vous. »

Caroline était au comble de la joie ; mais, par une sage discrétion, elle laissait au digne pasteur le soin d'achever ce qu'elle avait été appelée à commmencer elle-même ; le jour où M. Gonsalve fut admis à la table sainte fut un des plus beaux de sa vie, et en même temps un des plus solennels pour toute la population du village. Pieux et modeste, le docteur, éclairé d'en haut, comprenait toute l'importance de la grande action qu'il faisait. Tous étaient profondément émus en le voyant, et les larmes coulèrent de tous les yeux, lorsque le fervent néophyte s'avança, avec l'ange que le Ciel lui avait donné pour fille, vers le banc sacré, où il ne s'était pas agenouillé depuis sa première jeunesse. Le vénérable pasteur rayonnait de bonheur, et il entrevoyait combien ce mémorable exemple allait produire de fruits de salut dans sa paroisse.

En effet, M. Gonsalve ne se démentit plus ;

il était heureux de manifester sa foi et de donner des témoignages authentiques de la sincérité de son retour. On l'entendait souvent s'écrier : « Je n'ai qu'un regret, c'est de n'avoir pas cru plus tôt : non, je ne pensais pas qu'on pût goûter tant de félicité dans la pratique des préceptes de la foi chrétienne. »

Mais ce qui fit voir au grand jour la supériorité de la religion sur la philosophie dans l'art de perfectionner le cœur humain, ce fut le changement sensible qui s'opéra dans le caractère de M. Gonsalve. Cet homme fier, dédaigneux, irascible, devient humble, soumis et patient. Ses vertus humaines reçurent un nouveau relief de cette foi divine qui régnait enfin dans son âme, car il est donné à la religion de grandir tout ce qu'elle touche.

Il est impossible de décrire tout le bien qui résulta pour la paroisse de l'intimité qui unit jusqu'à la fin le docteur et l'abbé Augé. On les voyait souvent se promener ensemble et visiter de concert les malades auxquels ils prodiguaient toutes sortes de consolations et

de secours, et les deux ministères se prêtaient ainsi un mutuel appui pour le soulagement du corps et pour le salut de l'âme.

Les actions généreuses et les charitables largesses de M. Gonsalve devinrent plus abondantes et mieux appliquées. Il eut bien soin aussi de ne pas oublier l'église de son village : il la fit sortir de l'humiliation où elle était si tristement plongée depuis la tourmente révolutionnair. Caroline ne manqua pas d'assister son père en cette circonstance. Comme elle maniait parfaitement l'aiguille, elle fit une foule de broderies destinées à parer les autels. Cette vierge si pure, une fois qu'il lui fut donné de suivre les penchants de son cœur en toute liberté, devint encore plus bienfaisante, plus pieuse et plus chérie de tous.

Mais le Ciel ne voulait pas prolonger plus longtemps les jours de M. Gonsalve ; deux années de la vie la plus édifiante suffirent à sa justice. Une maladie mortelle frappa le docteur au moment où il se promettait d'accomplir de nouvelles bonnes œuvres. Dieu

sans doute lui aura tenu compte de ses bonnes intentions.

L'abbé Augé ne quitta pas un seul instant le malade. Chaque jour il s'entretenait avec lui des souveraines miséricordes de Dieu envers les pécheurs.

Quand la maladie fut à sa dernière période de gravité et que tout espoir d'un retour à la vie fut éteint, le pasteur confessa le malade pour la dernière fois. Caroline reçut de la bouche même de son père l'ordre de tout disposer d'une manière convenable pour la visite du Dieu tout-puissant qui allait venir se donner au moribond comme gage d'immortalité.

XIX

Caroline dressa, avec la plus tendre émotion et la plus vive piété, un petit autel en face du lit de son père. Elle le décora de tout ce qu'il y avait de plus précieux dans la maison ; la douleur de perdre son père était tempérée par la consolation de le voir dans des dispositions aussi saintes, et la pensée de recevoir dans sa maison le Maître du ciel et de la terre tenait son cœur dans un doux ravissement qui allégeait singulièrement les angoisses qu'elle éprouvait.

M. Gonzalve était silencieux et recueilli ; ses regards se tenaient attachés sur un cru-

cifix qu'il avait fait placer devant lui; des larmes de repentir et de piété mouillaient son visage. Tout-à-coup il s'écria : « Pouvais-je m'attendre, ô mon Dieu, à une si grande faveur! Et moi, qui vous ai tant outragé, devais-je espérer de devenir l'objet d'une aussi éclatante miséricorde!.... » Puis, portant ses regards vers Caroline : « C'est cet ange que Dieu a commis à ma garde, qui a été l'instrument de mon salut!.... »

Le vénérable curé entra en ce moment dans la chambre du malade, tenant dans ses mains le Corps adorable du Sauveur des hommes. Les notables du village le suivaient, portant des flambeaux, et vinrent s'agenouiller autour de l'autel. M. Gonsalve voulait donner à cette nombreuse assistance un témoignage solennel de sa foi. Il récita d'une voix ferme le *Credo*, puis un acte de contrition.

Il demanda ensuite humblement pardon à tous ceux qui étaient présents, des scandales qu'il avait donnés dans ses longs jours d'impiété, les conjurant de prier pour lui et de

solliciter en son nom les prières de tous les habitants de la paroisse. Il reçut ensuite son Créateur avec d'admirables sentiments d'humilité et d'amour ; et, lorsque l'auguste cérémonie fut achevée, il appela Caroline près de lui. La pieuse enfant s'agenouilla au pied du lit : « Ma fille, dit-il d'une voix émue, maintenant je peux te bénir. Puisse le Dieu tout-puissant, que je viens de recevoir et qui réside dans mon cœur, répandre sur toi ses faveurs les plus abondantes !... » Après avoir prononcé ces paroles, il tint pendant quelque temps ses mains élevées au-dessus de la tête de Caroline, et continua à prier en silence.

Vers le soir de ce même jour, le peu de force qui lui restait parut l'abandonner ; il demanda lui-même qu'on lui administrât l'extrême-onction, et il rendit son âme à Dieu pendant qu'on récitait les prières suprêmes de l'agonie.

La fille de M. Gonsalve, depuis l'heure où elle s'était vue orpheline, n'avait cessé de

pleurer et de prier. Renfermée seule au fond de ses appartements, elle n'avait plus la force de se produire au dehors, pas même pour faire le bien. Les bons paysans se désolaient de ne plus la voir au milieu d'eux ; mais elle ne manifestait pas moins sa présence dans le village par ses abondants bienfaits.

Le digne pasteur voulut calmer cette extrême douleur, et vint verser un peu de force et de consolation dans ce cœur abattu. Il engagea l'orpheline à continuer à faire par elle-même le bien auquel elle s'était depuis longtemps accoutumée. Il lui fit comprendre que par là elle contribuerait davantage à l'édification publique et à obtenir la gloire du ciel pour son père chéri. Caroline, docile à cette voix vénérée, passa dès lors tout son temps dans la prière et dans les bonnes œuvres. On ne pouvait, sans une vive émotion, la voir porter des secours dans la cabane du pauvre, ou épancher, dans le sanctuaire, son âme devant le Père et le Protecteur des orphelins.

Oui, la fille de M. Gonsalve priait de tout

son cœur ; mais, au moment de la plus grande ferveur de son oraison, il lui vint une pensée étrangère à sa prière, qui cependant ne fut pas une distraction. Elle se rappela ses anciennes promesses ; elle s'était engagée à se consacrer à Dieu si elle obtenait la conversion de son père. Le Ciel avait exaucé ses vœux ; elle devait donc tenir parole. Elle en prit sur-le-champ la résolution et en conféra ce jour même avec son directeur.

Cette fois l'abbé Augé ne crut pas devoir s'opposer aux desseins de sa pénitente. Il l'encouragea même à obéir le plus tôt possible à sa vocation. Caroline n'attendait que cette autorisation pour aller s'enfermer dans le couvent où elle avait passé ses premières années. Elle donna une partie de ses biens aux pauvres, n'oublia pas les parents de l'infortunée Marianne, fit quelques fondations pieuses, établit une école pour les petites filles et un asile pour les malades ; puis, après avoir reçu les bénédictions des infortunés auxquels elle laissait du pain et les regrets de tous

ceux qui l'avaient connue, elle alla accomplir la sainte vocation à laquelle elle était appelée.

Grâce aux établissements formés par ses soins et auxquels l'abbé Augé donna une excellente direction, le village fut bientôt le plus heureux et le plus prospère des alentours. Les enfants, mieux instruits, devinrent plus dociles, plus respectueux envers leurs parents, plus affectionnés à leurs devoirs, plus fidèles à la religion ; les vieillards, secourus ou recueillis par la prévoyante sollicitude de la charité, se préparèrent, dans une douce retraite, à clore leur carrière par des œuvres saintes. Les pères de famille comprirent mieux l'importance des sublimes fonctions qu'ils ont à exercer sur leurs enfants ; leurs épouses s'appliquèrent à faire la joie et la prospérité de leur intérieur, et à devenir des mères véritablement chétiennes. Les jeunes filles, conservant le souvenir des vertus et des bienfaits de Caroline, s'appliquèrent à marcher sur ses traces.

Ainsi s'effacèrent, jusqu'aux moindres vestiges, les funestes effets produits dans les années de l'incrédulité de M. Gonsalve. Ainsi la candeur et la piété de la jeune fille réparèrent les longs écarts de l'auteur de ses jours en même temps qu'elle fut l'heureuse messagère qui vint le rappeler lui-même dans la voie de la félicité.

FIN

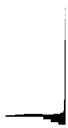
TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE.

FIN DE LA TABLE.

— Lille. Typ. L. Lefort. 1860. —



$x \log x$

$x \frac{d}{dx} \log x + \log x$

$\frac{dy}{dx} = 1 + \log x$

